DES

MIMES DE SOPHRON.

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE STRASBOURG

et soutenue publiquement le Juillet 1851,

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR ÈS-LETTRES,

PAR

Emil

ÉMILE HEITZ,

LICENCIÉ ÈS-LETTRES.

STRASBOURG,

IMPRIMERIE DE FRÉDÉRIC-CHARLES HEITZ.

1851.

A

Monsieur Delcasso,

Doyen de la Faculté des Lettres, Chevalier de la Légion d'honneur,

faible témoignage d'un respectueux attachement.

A

Monsieur Delcasso,

Doyen de la Faculté des Lettres, Chevalier de la Légion d'honneur,

faible témoignage d'un respectueux attachement.

DES MIMES DE SOPHRON.

INTRODUCTION.

Archias, descendant des Héraclides, l'un des plus nobles citoyens de Corinthe, fut obligé de s'expatrier pour avoir commis un meurtre. Ayant résolu de fonder une colonie, il alla consulter la Pythie pour savoir le lieu qu'il devait choisir. Celle-ci lui demanda ce qu'il préférait : santé ou richesse. Archias se prononça pour la richesse et fut envoyé à Syracuse [1]).

L'oracle du dieu de Delphes ne tarda pas à s'accomplir. La ville qu'avaient fondée Archias et ses compagnons, confinée d'abord dans l'île d'Ortygie, envahit bientôt le rivage de la Sicile qui lui était opposé, et tel fut son rapide accroissement, qu'au bout de peu de siècles, Syracuse réunit dans ses murs, d'une étendue presque fabuleuse [2]), une population plus considérable que celle d'aucune autre cité grecque. Avec le nombre de ses habitants s'accrurent également ses richesses. L'opulence des Syracusains passa en proverbe [3]), et leur luxe rivalisa avec celui de Tarente et des villes de la

1) Strabon, l. VI. p. 186 de l'édition de Casaubon.

2) Sénèque Consolat. ad Marc. ch. 17 : *ingens civitas et laxius turrita, quam multarum urbium fines sunt.* Voyez encore, Diodore l. XV. ch. 13.

3) On disait des plus riches qu'ils n'avaient pas la dixième partie de ce que possédaient les Syracusains : de là le proverbe : Συρακουσίων δεκάτη.

grande-Grèce, les plus renommées dans l'antiquité, à cause du raffinement de leurs mœurs et des délices qu'elles offraient à leurs habitants.

Mais le soin des intérêts matériels n'étouffa pas en Sicile des instincts plus nobles, des besoins plus généreux. Bien au contraire, la richesse et cette soif de jouissances, qu'elle fait naître inévitablement, y firent de bonne heure prospérer et fleurir le culte des arts et de la poésie. Athènes, qui subit sous les murs de Syracuse une défaite si humiliante pour ses armes, n'eut pas à redouter, pour sa gloire littéraire, une plus dangereuse rivale que la cité d'Hiéron.

Malheureusement l'éclat que jeta la poésie, à la cour de ce prince, était emprunté en partie et n'eut d'ailleurs qu'une durée éphémère. Pindare et Simonide, Éschyle et Bacchylide n'appartenaient pas à la Sicile. Phormis et Épicharme paraissent lui avoir été étrangers, du moins par leur naissance. Toutefois la comédie, inventée par ces deux poëtes, pouvait à juste titre passer pour être née en Sicile. Ce qui, dans tous les cas, est incontestable, grâce au témoignage d'Aristote[1]), c'est qu'elle y acquit, antérieurement à celle d'Athènes, une supériorité digne d'attention. Mais ce genre de poésie ne brilla que peu de temps à Syracuse. Il ne paraît même y avoir produit qu'un seul nom distingué, celui d'Épicharme, grand poëte et grand philosophe, et qui occupe, selon Platon[2]), dans la comédie, le rang que tient Homère parmi les poëtes tragiques.

---

1) Traité de la poésie, ch. 4.

2) Théétète, p. 152 E.

Ce ne fut point le théâtre qui recueillit la succession du fécond génie d'Épicharme. La comédie, cultivée, peut-être encore durant la longue carrière de ce poëte, par son fils Dinoloque, (d'autres l'appellent son disciple[1]) s'éteignit rapidement ensuite, ou plutôt se transforma en un genre nouveau, dont Sophron devint le principal représentant.

Tenant, en quelque sorte, le milieu entre la comédie d'Épicharme et les idylles de Théocrite, les mimes de Sophron, comparés plus d'une fois aux dialogues socratiques, sont un curieux phénomène en littérature. Tout a paru singulier dans ce genre de poëmes, et ce n'est pas sans raison. Leur origine, leur but, leur forme étrange et presque sans analogie, sont autant d'énigmes, d'autant plus difficiles à déchiffrer, que, sur ces différents points, les témoignages de l'antiquité sont plus rares et plus obscurs. Les mimes étaient-ils destinés à la représentation, ou simplement à la lecture? étaient-ils écrits en prose ou en vers : improvisés par quelque déclamateur habile, ou bien composés avec ce soin minutieux, cette patience réfléchie qu'exigent ordinairement les œuvres de l'esprit?

Toutes ces questions, vivement controversées, nous ont paru dignes d'un nouvel examen. Nous avons essayé, si non de les résoudre, au moins de les éclaircir en partie et de présenter, en un mot, une caractéristique, aussi complète que possible, de la poésie de Sophron.

1) Suidas, à l'article Δεινόλοχος.

DÉTAILS BIOGRAPHIQUES.

Attribuer à l'ingratitude insouciante de l'antiquité, le silence qu'elle garde sur la vie de tant de poëtes célèbres, dont les ouvrages ont fondé sa plus belle gloire, ce serait commettre une grave injustice. Les statues, les honneurs, les monuments destinés à transmettre la mémoire des grands hommes à la postérité la plus reculée, n'ont pas plus manqué à ceux de la Grèce et de Rome, qu'ils ne font défaut à ceux de nos jours. Mais la pensée, qui consacra ces témoignages d'une admiration méritée, pouvait-elle prévoir le déluge qui fondit sur le monde ancien, emportant à la fois les œuvres du génie et les marques de reconnaissance que les générations avaient offertes à sa gloire?

Tel fut malheureusement le sort de Sophron. Ses mimes qui ont fait les délices de Platon, les commentaires qu'Apollodore d'Athènes avait rédigés sur ces poëmes, la statue d'airain érigée en l'honneur du poëte, au dire de Tatien[1]), tout a disparu, englouti dans un commun désastre! A peine s'il est permis aujourd'hui de rassembler quelques débris épars, d'essayer de faire revivre la mémoire presqu'éteinte du poëte et de restaurer quelques faibles parties de l'édifice entièrement détruit de ses œuvres. De bien vagues indices nous guideront dans cette entreprise : nous ne marcherons plus d'une fois qu'appuyé sur des conjectures, trop heureux si les suppositions mêmes ne viennent pas à nous manquer tout-à-fait!

1) Discours contre les Grecs, p. 169 de l'édition de Paris, 1615.

Quelle hypothèse, par exemple, serait assez puissante, pour rendre à la lumière cette vie de poëte, à jamais ensevelie sous les débris d'un monde qui n'est plus? La fortune sourit-elle à la naissance de Sophron? la vie fut-elle douce et facile au poëte? ou bien, s'écoula-t-elle pleine d'amertume et de douleurs? son nom fut-il honoré et connu, ou bien demeura-t-il obscur, confondu parmi ceux de la foule, ne devant obtenir que de la postérité, la gloire, ce salaire du génie, que lui refusait l'ingratitude de ses contemporains?

Qui pourrait aujourd'hui répondre à toutes ces questions? Tout ce que l'antiquité nous apprend sur Sophron, se réduit aux noms de ses parents, à celui de son fils, poëte comme lui, et à celui de sa ville natale; enfin à une indication assez vague de l'époque à laquelle il vécut. Suidas nous a conservé ce peu de détails[1]). Heureusement, si la notice de ce grammairien sur le poëte de Syracuse, est bien insuffisante, elle paraît se distinguer avantageusement, par son exactitude, de presque toutes celles qu'il a entassées, sans méthode, dans son vaste recueil.

Sophron naquit à Syracuse. Son père s'appelait Agathocle[2]) et sa mère Damnasyllis. Il vivait du temps de Xerxès et d'Euripide.

A en croire Lefèvre[3]) le témoignage de Suidas, tou-

1) A l'article Σώφρων.

2) M. Brunet de Presle, dans son Mémoire sur les Établissements des Grecs en Sicile, couronné par l'Académie des Inscriptions, a supposé (p. 504.) que cet Agathocle pourrait être le même que le père du poëte comique Eudoxe. C'est à tort, car Eudoxe est au moins d'un siècle postérieur à Sophron.

3) Dans son petit livre sur les poëtes grecs. Paris 1680.

chant l'époque à laquelle vivait Sophron, ne mériterait aucune confiance. Il reproche même à *un grand et excellent homme,* (peut-être est-ce Ménage) de n'avoir pas remarqué la faute qu'a faite ici le compilateur. Il serait difficile de ne pas partager son erreur. Pour quel motif, en effet, Sophron ne serait-il pas contemporain, à la fois, de Xerxès et d'Euripide? Plus jeune que le premier, plus âgé que le second, rien n'empêche qu'il ait pu vivre dans le même temps que chacun d'eux. S'il est vrai qu'Euripide naquit la 1re année de la 75me Olympiade, l'année même qui vit passer Xerxès en Grèce[1]), il avait atteint l'âge de seize ans à l'époque de la mort du grand roi, arrivée en la dernière année de la 78me Olympiade[2]). Supposé que Sophron ait eu alors trente ans, Suidas n'aura rien avancé qui ne puisse parfaitement être justifié.

M. Bernhardy, dans son tableau de la littérature grecque[3]), recule Sophron jusqu'à la 84me Olympiade. M. Brunet de Presle[4]) ne le place même qu'à la 89me, ce qui me semble un peu contraire à l'estimation de Suidas, qui, à la vérité, n'est qu'approximative. Il y aurait cependant un inconvénient à assigner à Sophron une époque trop reculée. Son fils Xénarque, comme nous le savons par Suidas[5]), ne vivait que du temps de Denys l'ancien. Ce fut, en effet, à l'instigation de ce tyran, qu'il tourna en

1) Diogène de Laërte, l. II. ch. 45.

2) Diodore, l. XI. ch. 69. Voyez Clinton, Fasti hellenici, p. 42 de l'édition de Krueger.

3) *Grundriss der griechischen Litteratur,* à la fin du premier volume.

4) Page 381 de l'ouvrage précédemment cité.

5) A l'article Ξέναρχος.

ridicule les habitants de Rhégium, en les dépeignant comme des lâches. C'est de là qu'est venu le proverbe, *plus lâche qu'un Rhéginois*, Ῥηγίνου δειλότερος[1]).

La façon dont Suidas, Photius et les Parœmiographes[2]), rapportent ceci en grec : ἐκωμῴδει τοὺς Ῥηγίνους, pourrait faire songer à quelque comédie, dans laquelle cette lâcheté des Rhéginois aurait été mise en action. Mais le témoignage d'Aristote, qui dans le 1er chapitre de sa Poétique, cite les mimes de Xénarque avec ceux de Sophron, nous semble mériter plus de confiance.

Ces deux indications sont tout ce que nous savons sur Xénarque, qu'il est important de ne pas confondre avec un poëte comique du même nom. Ses ouvrages paraissent avoir été moins goûtés que ceux de son père, puisqu'il n'en a pas même survécu un seul mot.

Y a-t-il eu, outre Sophron, l'auteur des mimes, un poëte comique de ce nom? On l'a maintes fois assuré[3]). Nous serions obligé de poser sérieusement cette question, s'il fallait admettre, sans examen, tout ce que dit Suidas. Mais le Lexique de ce grammairien, quelque précieux qu'il soit, est un héritage qu'il ne faut accepter que sous bénéfice d'inventaire. La critique facile du compilateur est trop souvent en défaut, et c'est ce qui a lieu

---

1) La naissance de ce proverbe paraît remonter à l'époque de la prise de Rhégium, qui eut lieu la 2me année de la 98me Olympiade. L'historien Duris, chez Athénée, l. I. p. 19 F, rapporte ce qui suit : τοιοῦτος ἦν καὶ Νυμφόδωρος, ὁ θαυματοποιός, ὃς προσκρούσας Ῥηγίνοις, ὥς φησι Δοῦρις, εἰς δειλίαν αὐτοὺς ἔσκωψε πρῶτος. Voyez ce que dit à ce sujet M. Huellemann, dans son édition des fragments de Duris, p. 132 et ss.

2) Photius, à l'article Ῥηγίνους. Zénobius, V. 83. Apostolius, XVII. 35.

3) Entre autres, Gyraldus, Vossius et Crassus.

quand il parle d'un poëte comique du nom de Sophron. Athénée, qu'il cite, le trahit : il suffit d'un regard, jeté sur le passage en question du Banquet des Sophistes[1]), pour se convaincre, qu'il n'y est fait mention que d'un seul Sophron, l'auteur de mimes.

OPINION D'ARISTOTE SUR LES MIMES DE SOPHRON.

Il est un écueil qui me paraît avoir été funeste à presque tous ceux qui ont écrit sur les mimes de Sophron: ne distinguant pas suffisamment entre les différentes significations du mot *mimes*, ils ont étendu, trop légèrement, à ceux du poëte grec, ce qui ne pouvait raisonnablement appartenir qu'à ceux des Romains. Sans doute les mimes de Sophron ont plus d'une analogie avec les productions, bien plus connues, de Publius Syrus, de Décius Labérius, de Mattius, qui portaient le même nom. Mais, malgré quelques traits de ressemblance, ces deux genres n'en sont pas moins à distinguer l'un de l'autre; et tout ce qu'on nous apprend des mimes des Latins, ne s'applique pas à ceux de Sophron.

Nous pourrons, par conséquent, passer sous silence les définitions du mime, telles que nous les rencontrons chez quelques grammairiens latins. La plus étendue est celle que donne Diomède[2]). Il est évident qu'elle est cal-

1) L. II. p. 110 E. Eudocia, au dire de Harless dans la Bibliothèque de Fabricius, parle également de deux Sophron, l'un poëte, l'autre philosophe.

2) Livre III. p. 488 de l'édition de Putsch. Voici cette définition : *Mimus est sermonis cujuslibet motus sine reverentia, vel factorum et turpium cum lasci-*

quée sur cette peinture, fortement satirique, de mœurs vulgaires, de caractères communs et, pour ainsi dire, bourgeois, sur ce genre de poëmes dramatiques, passablement licencieux, qui faisaient les délices des Romains, et, par un singulier contraste, jouissaient auprès de ce peuple, en apparence grave et sérieux, d'une vogue plus grande que l'austère tragédie.

C'est encore par suite de cette méprise, qui a fait confondre tout ce qui s'appelle mimes, qu'on rapporte ordinairement, comme pouvant servir à caractériser ceux de Sophron, un passage de Plutarque, qui n'a certainement pas songé à faire allusion aux œuvres du poëte syracusain. Le fécond écrivain de Chéronée parle, dans ses Symposiaques [1]), de deux sortes de mimes. Ni l'une ni l'autre, dit-il, ne convient aux réjouissances d'un festin. Les mimes de la première espèce, qu'il appelle *arguments* (ὑποθέσεις), sont trop étendus, et la représentation en est soumise à trop de difficultés. La trivialité de ceux de la seconde, les rend dignes, tout au plus, de servir d'amusement aux plus grossiers esclaves : ce ne sont que de misérables farces.

Y a-t-il, dans tout ceci, une parole qui puisse s'appliquer aux mimes de Sophron? Évidemment non. Les poëmes dont parle en premier lieu Plutarque, sont ceux que produisait son époque, séparée par cinq siècles de celle de Sophron. Quintilien les cite également sous le

---

via imitatio ; a Græcis ita definitur : Μῖμός ἐστιν μίμησις βίου, τά τε συγκεχωρημένα καὶ τὰ ἀσυγχώρητα περιέχων.

1) L. VII. ch. 8. tome VIII. p. 845 de l'édition de Reiske.

nom d'*argumenta*[1]). Quant à la seconde espèce qui oserait découvrir une ressemblance, même éloignée, entre des farces ignobles et grossières, moitié paroles, moitié gestes, improvisées par les plus vils artistes, et des poëmes qui faisaient les délices d'un des plus sublimes génies de l'antiquité?

Méfions-nous donc de ces sources; elles ne peuvent que nous induire en erreur, nous amener à des suppositions fausses, nous entraîner à des rapprochements hasardés et superficiels. Il vaut mieux nous en rapporter exclusivement aux témoignages qui s'appliquent d'une façon tout-à-fait directe aux mimes du poëte grec. Les résultats auxquels nous pourrons parvenir ainsi, seront, il est vrai, incomplets et en petit nombre, mais ils auront du moins le grand avantage d'être clairement établis et de défier toute critique.

Si le temps ne nous avait pas envié les livres d'Aristote sur les poëtes, il est à croire que nous serions dispensés de résoudre toutes les questions relatives à Sophron, auxquelles il est si difficile de répondre maintenant. Il faut nous contenter aujourd'hui de ce que nous apprennent, sur les mimes, quelques paroles extraites du premier livre de l'ouvrage de ce philosophe. Le fragment conservé par Athénée[2]), faisait sans doute partie

---

1) Institution de l'orateur, l. V. ch. 10 §. 9 : *Fabulæ ad actum scenarum compositæ* argumenta *dicuntur*. Comparez avec ceci un passage de Sextus Empiricus, adv. Mathem l. I. p. 272 de l'édition de Fabricius : *πλάσμα δέ ἐστι πραγμάτων μὴ γενομένων μὲν, ὁμοίως δὲ τοῖς γενομένοις λεγομένων, ὡς αἱ κωμικαὶ ὑποθέσεις καὶ οἱ μῖμοι.*

2) L. XI. p. 505.

d'un essai tenté par le Stagirite, pour agrandir le domaine de la poésie, en y introduisant des compositions que leur forme semblait devoir en exclure. *Ne faut-il pas*, se demande Aristote, *compter aussi au nombre des dialogues et des imitations, les compositions de Sophron qui ne sont pas versifiées, et celles d'Alexamène de Teïes, le premier qui ait écrit des dialogues socratiques?* Il y a une frappante analogie entre ce passage et un autre, plus connu, que nous lisons au premier chapitre de la Poétique. *L'épopée*, y dit Aristote, *n'emploie* (pour imiter) *que la prose ou les vers, et les vers soit de différentes espèces à la fois, soit d'une seule, comme on l'a fait jusqu'ici; car autrement on ne pourrait ranger, dans une classe commune, les mimes de Sophron et de Xénarque, les dialogues socratiques et les imitations en trimètres ïambiques, en vers élégiaques ou en vers de toute autre espèce.*

Les deux passages que nous venons de citer, ont été torturés de mille façons diverses, et la plupart des commentateurs semblent avoir pris à tâche d'interpréter les paroles d'Aristote dans un sens entièrement opposé à celui qu'elles doivent exprimer.

Ne nous en étonnons pas : la question qu'elles soulèvent est grave, et touche de bien près à un débat, qui a plus d'une fois passionné le monde littéraire : La poésie peut-elle se passer du vers? Est-ce là ce que veut en définitive exprimer Aristote?

Si les uns ont eu raison de le prétendre, d'autres, et c'est peut-être le plus grand nombre, n'ont pas craint de le nier, en appelant à leur secours les interprétations

forcées, les distinctions subtiles, les subterfuges de toute espèce.

Aristote, dont les jugements sont des lois, dit positivement que l'épopée peut être écrite en prose ou en vers. C'est là l'opinion de Châteaubriand [1]). Le grand écrivain a raison, quoique en revendiquant le titre de poëme pour son propre ouvrage, il n'ait pas songé peut-être à toute l'étendue que comporte le sens du mot *épopée* dans l'endroit de la Poétique sur lequel il s'appuie.

Sans vers point de poésie! L'autorité d'Aristote devait gêner ceux qui avaient inscrit cette devise sur leur bannière. Aussi ont-ils fait l'impossible, en tournant et retournant les paroles du philosophe, pour en tirer un sens favorable à leur opinion. Vaines et inutiles tentatives! Car, supposé même qu'on leur accorde, ce qui certes n'est pas, que les mimes de Sophron et les ouvrages d'Alexamène aient été versifiés, à qui pourront-ils faire accroire que les λόγοι σωκρατικοὶ, dont parle Aristote, ne sont pas les dialogues de Xénophon, d'Éschine, de Platon, et ceux qu'il avait composés lui-même; mais les fables d'Ésope mises en vers par Socrate, et je ne sais quel hymne qu'il doit avoir composé peu avant de mourir?

Mais, s'il est facile de faire justice de pareilles absurdités, qu'il suffit de formuler pour en montrer le peu de valeur, il est un autre point sur lequel il sera moins aisé de réunir et d'accorder les suffrages.

Les mimes de Sophron, avons-nous dit, n'étaient

---

1) Voyez la préface des Martyrs.

point écrits en vers. Ils l'étaient, nous répondront quelques critiques. — Mais Aristote le nie. — Aristote l'affirme au contraire. — De quel côté est la raison?

Nous aurions mauvaise grâce d'introduire dans le débat le témoignage de Suidas, dont nous-même nous avons plus haut décliné l'autorité. En effet, le compilateur n'irait-il pas trop loin, par hasard, en affirmant sèchement, comme il fait, que les ouvrages de Sophon étaient écrits en prose, καταλογάδην? Dans tous les cas, Aristote fait preuve de plus de réserve : sage et judicieux, comme toujours, exact dans les moindres choses, comme dans les plus grandes, le philosophe se borne à dire que les mimes n'étaient pas versifiés, οὐδὲ ἐμμέτρους. Mais qu'étaient-ils donc alors? Auraient-ils ressemblé au *Satiricon* de Pétrone, partie en vers, partie en prose? au *Voyage de Chapelle*, aux *Lettres à Émilie?* On l'a supposé; mais ce n'est pas encore là l'opinion qui nous sourit.

Mais laissons intacte cette intéressante question de la forme qu'affectaient les poëmes de Sophron, en nous promettant d'y revenir plus tard. Ce qui nous importe pour le moment, c'est de voir Aristote ranger absolument sur une même ligne les mimes du poëte de Syracuse et les dialogues socratiques. Les compositions de Sophron étaient donc semblables à celles de Platon? Oui, répondrons-nous sans hésiter, et c'est là un premier pas, fait vers l'appréciation de la nature et des véritables caractères du mime.

DU RAPPORT ENTRE LES MIMES DE SOPHRON ET LES DIALOGUES DE PLATON.

Pourquoi, aulieu d'imiter Aristote, qui parle, d'une façon toute générale, des *dialogues socratiques*, prétendons-nous faire l'application de ce qu'il dit, uniquement à ceux de Platon? Des raisons fondées nous engagent à en agir ainsi : c'est que, d'abord, les écrits de ce philosophe sont incontestablement les modèles du genre dont ils réalisent, en quelque sorte, l'idéal; c'est qu'ensuite le nom de Platon se retrouve plus d'une fois, dans l'antiquité, en compagnie de celui de Sophron.

Lors de l'un de ses voyages en Sicile, on raconte que le philosophe apprit à connaître et à aimer les œuvres du poëte. Il les rapporta à Athènes, les ayant achetées de Dion, comme nous l'apprend Tzetzès[1]) :

εἶχεν ὁ Πλάτων
Καὶ τὴν τοῦ Φιλολάου δὲ βίβλον Πυθαγορείου,
Ὁμοίως καὶ τοὺς Σώφρονος μίμους Συρακουσίου,
Ἐωνημένας πρὶν αὐτῷ ἐκ Δίωνος τὰς βίβλους.

L'amour de Platon pour les mimes de Sophron fut tel, à ce que nous rapportent une foule d'auteurs, que, lorsqu'il mourut, on les trouva sous le chevet de son lit[2]).

1) Vers 1001 et ss. du livre X. des Chiliades. Diogène de Laërte, l. III. ch. 9. et Aulu-Gelle, l. III. ch. 17. ne parlent que des ouvrages de Philolaüs, sans mentionner les mimes de Sophron. Voyez Bœckh, *Philolaos des Pythagoräers Lehren.* Berlin 1819. p. 18 et ss.

2) Suidas, Diogène de Laërte, l. III. ch. 18. Quintilien, l. I. ch. 10. §. 17. Valère Maxime, l. VIII. ch. 7. Olympiodore, dans la vie de Platon, Duris chez Athénée, l. XI. p. 504 B.

Dans tout ceci, il n'y a rien que de fort ordinaire. L'admirateur d'Épicharme, le lecteur assidu d'Aristophane pouvait trouver facilement plaisir aux peintures de mœurs qu'avait faites Sophron. Il n'y a pas jusqu'à cette circonstance des mimes trouvés sur le lit de mort du philosophe, qui ne soit possible, quoiqu'elle revienne plus d'une fois dans l'histoire littéraire, les noms seuls étant changés [1]).

Ici se présentent quelques considérations d'une plus haute importance, mais qui, d'un autre côté, prêtent plus facilement à la controverse. Presque tous les auteurs qui nous transmettent les détails, rapportés tout à l'heure, sur la prédilection que témoignait Platon à l'endroit des mimes du poëte syracusain, ajoutent que la lecture et l'étude de ces poëmes, ont été d'un grand secours au philosophe, pour la composition de ses dialogues. Écoutons Diogène de Laërte : *Platon*, dit-il, *paraît avoir le premier transplanté à Athènes les mimes de Sophron négligés auparavant, et avoir peint les caractères d'après eux*. Puis Olympiodore : *Platon trouvait beaucoup de plaisir à lire Aristophane et Sophron : aussi l'étude de ces poëtes, lui fut-elle utile pour l'imitation des personnages de ses dialogues*. Tzetzès va plus loin encore [2]) :

Ἐκ μίμων δὲ τοῦ Σώφρονος μιμεῖται διαλόγους.
Ὁ Σώφρων ὅσα γράφει γὰρ εἰσὶ τῶν ἀμοιβαίων,
Ἐρώτησιν, ἀπόκρισιν, σύμπαντα κεκτημένα.

---

1) Ptolémée Héphéstion, dans la Bibliothèque de Photius, a recueilli une série de traditions analogues.

2) Chiliades, l. X. v. 1008 et ss.

Enfin celui qui renchérit sur tous ces témoignages, c'est un certain Ulpien [1]). Il s'exprime ainsi : *Platon rivalisa avec Sophron, l'auteur comique, désirant, en quelque sorte, mettre dans une voie meilleure la poésie des mimes.*

Qu'est-il permis de voir dans toutes ces assertions, qui, par une évidente gradation, tendent à faire de Platon un successeur et presque un imitateur de Sophron? Ont-elles quelque fond de vérité, ou bien ne les devons-nous attribuer qu'à cet esprit fécond en inventions, toujours enclin à l'exagération, qui distingue les grammairiens et les rhéteurs grecs?

Posée en d'autres termes, la question revient à celle-ci : Platon n'avait-il écrit aucun de ses dialogues avant son premier passage en Sicile, et ne serait-ce que la lecture des mimes de Sophron qui lui aurait fourni l'idée de la forme qu'il a donnée à ses ouvrages?

La réponse offre quelque difficulté : les critiques ne sont nullement d'accord sur l'époque à laquelle Platon composa ses premiers écrits. Le Phèdre et le Banquet qui ouvrirent dignement la série des productions de ce génie sublime, virent-ils le jour du vivant de Socrate? Les uns l'ont assuré, tandis que d'autres le nient. Les raisons produites de part et d'autre sont presqu'également plausibles, et il serait difficile de se prononcer définitivement.

Admettons toutefois, pour un instant, que Platon n'aît commencé sa carrière d'auteur qu'après son premier

---

1) Le texte de ce grammairien a été publié dans le recueil *Bibliothek für alte Litteratur und Kunst*, t. V. p. 12. Le voici : Ἐζήλωσε δὲ καὶ Σώφρονα τὸν γελωτοποιόν, τὴν μιμητικὴν ὥςπερ κατορθῶσαι βουλόμενος.

séjour en Sicile : s'ensuivra-t-il nécessairement que ses dialogues n'aient été qu'une imitation des mimes de Sophron? Nullement. Platon pouvait s'inspirer d'autres modèles : Zénon d'Élée, Alexamène de Teïes l'avaient devancé dans l'emploi du dialogue[1]). D'ailleurs le genre d'exposition adopté par le philosophe, porté par lui à une supériorité qui a défié depuis toute imitation, ne se trouve-t-il pas en harmonie trop intime avec la méthode d'enseignement de Socrate, pour qu'il soit permis de le supposer emprunté? C'est Platon bien certainement qui a inventé le dialogue philosophique, de même qu'Éschyle a inventé la tragédie, Homère la poésie épique. Ce qui distingue les productions du génie, c'est le parfait rapport qui existe entre la forme et le fond. Cet accord, où est-il plus visible que dans les ouvrages de Platon? Concevez-vous Socrate enseignant du haut d'une chaire, au lieu de s'entretenir familièrement avec les sophistes, de leur adresser des questions, bien souvent captieuses, de les embarrasser par des raisonnements, qui ne le cèdent pas toujours aux leurs en arguties et en sophismes?

Mais si le divin génie de Platon n'avait eu nul besoin d'aller puiser dans les mimes de Sophron, le germe de cette forme qui convenait seule à ses productions, il n'a pas dédaigné, sans doute, le fruit qu'il pouvait recueillir d'une étude, souvent répétée, de poëmes semblables aux siens.

---

1) Diogène de Laërte, l. III. ch. 32 : Διαλόγους τοίνυν φασὶ πρῶτον γράψαι Ζήνωνα τὸν Ἐλεάτην. Ἀριστοτέλης δὲ ἐν πρώτῳ περὶ ποιητῶν Ἀλεξαμενὸν Στυρέα ἢ Τήϊον, ὡς καὶ Φαβωρῖνος ἐν Ἀπομνημεύμασιν.

Ne nous effrayons pas de ce nom de poëmes appliqué aux dialogues de Platon! C'est bien là ce qu'ils sont aux yeux d'Aristote, et leur auteur lui-même, loin de décliner ce titre pour ses ouvrages, semble, au contraire, le briguer[1]). Réformateur intrépide et sublime, ne prétendait-il pas remplacer la poésie, qu'il exilait de sa république, par une poésie nouvelle et toute philosophique, dont ses dialogues sont, à la fois les premiers essais et les inimitables modèles?

On est trop peu accoutumé à envisager ce côté des dialogues de Platon. On ne voit, ordinairement, dans les ouvrages de ce profond penseur que l'évangile d'une philosophie nouvelle; on les étudie surtout pour y puiser la connaissance des doctrines de Socrate. C'est là, sans aucun doute, ce qui en fait la principale importance. Mais, quelque immense qu'elle soit, elle ne devrait pas faire oublier que les charmants entretiens, dans lesquels se produit cet enseignement, ont aussi un intérêt littéraire, qui ne se borne pas aux qualités brillantes d'un style enchanteur, aux grâces d'une phrase toujours empreinte d'élégance et d'atticisme et s'élevant, plus d'une fois, jusqu'aux transports lyriques[2]).

---

1) Voyez surtout le livre VII. des Lois p. 817 B : *Ὦ ἄριστοι τῶν ξένων ἡμεῖς ἐσμὲν τραγῳδίας αὐτοὶ ποιηταὶ κατὰ δύναμιν ὅτι καλλίστης ἅμα καὶ ἀρίστης· πᾶσα οὖν ἡμῖν ἡ πολιτεία ξυνέστηκε μίμησις τοῦ καλλιστοῦ καὶ ἀριστοῦ βίου· ὃ δή φαμεν ἡμεῖς γε οὕτως εἶναι τραγῳδίαν τὴν ἀλεθηστάτην.* Comparez encore Timée p. 19 D, et Van Heusden, Initia philosophiæ Platonicæ, Lugd. Batav. 1842. p. 98.

1) Il peut être intéressant de comparer ce que dit Cicéron, Orateur ch. 20 : *Video visum esse nonnullis, Platonis et Democriti locutionem, etsi absit a versu, tamen quod incitatius feratur, et clarissimis verborum luminibus uta-*

Sur quoi se fonde, en effet, la supériorité de Platon considéré comme écrivain? N'est-ce pas sur le caractère éminemment dramatique qui distingue tous ses ouvrages? Exposition, intrigue, dénouement, jusqu'aux épisodes et aux catastrophes imprévues, rien ne manque aux dialogues du philosophe; ils sont le fidèle miroir où se reflète la vie humaine, avec les pensées et les caractère de l'époque où vivait leur auteur.

Le dialogue est une image de la conversation animée et vivante. C'est Platon lui-même qui le dit dans son Phèdre[1]), renfermant dans ce peu de paroles tout le secret de son art, traçant, en quelque sorte, la poétique de ses ouvrages.

Ne dirait-on pas, en effet, que, sous la main du philosophe, tout s'anime, tout respire? qu'au souffle vivifiant de son génie, tout prend un corps et une âme? Les personnages se meuvent, agissent, parlent, comme si nous assistions, spectateurs invisibles, à leur entretien. Chacun a ses mœurs, sa façon de penser, son caractère, ses passions et jusqu'à ses préjugés. Chacun enfin vit de la vie qui lui est propre, qu'il soit homme politique ou sophiste, disciple ardent à recueillir les paroles du maître ou adversaire prêt à les combattre. Supposez que les œuvres de Platon aient seules survécu à leur époque : ne suffiraient-elles pas pour en conserver le souvenir frais et vivant? Ne nous fourniraient-elles pas une

---

tur, potius poëma putandum, quam comicorum poëtarum, apud quos, nisi quod versiculi sunt, nihil est aliud quotidiani dissimile sermonis.

1) Page 276 A : τὸν τοῦ εἰδότος λόγον λέγεις ζῶντα καὶ ἔμψυχον, οὗ ὁ γέγραμμένος εἴδωλον ἄν τι λέγοιτο δικαίως.

image fidèle de ce temps, agité comme le nôtre par des luttes incessantes, et s'épuisant à la recherche de solutions qui semblent refusées à l'esprit humain?

Il n'est guère probable que nous eussions pu en dire autant des dialogues d'Aristote, si un destin favorable nous avait permis d'en jouir[1]). Sous la main du philosophe de Stagire, sous celle de Théophraste, son disciple, le dialogue était devenu, sans doute, ce qu'il est resté depuis : moyen de rendre la science populaire, méthode d'enseignement par demandes et par réponses, forme choisie par caprice plutôt qu'imposée par un impérieux besoin. Et n'est-ce pas là ce que sont, à peu près, les dialogues de Cicéron, de Plutarque, d'Athénée, celui de Tacite, et presque tous les dialogues modernes? Semblables à ces prétendues lettres, qui ne rappellent les véritables que par leur suscription, rien n'empêcherait que tous ces ouvrages ne fussent le discours d'un seul, aulieu d'être divisés entre deux ou plusieurs interlocuteurs. Quelquefois ils ne pourraient même que gagner à être dégagés d'un cadre mal adapté. Considérons, par exemple, les dialogues de Cicéron : quelle distance les sépare de ceux de Platon! Ici, de la vie, de l'action, des caractères animés par le souffle puissant du génie, qui donne à tout une forme dramatique; là,

---

1) Voici le parallèle, plein de justesse, que St-Basile, dans sa 167me lettre, trace entre les dialogues d'Aristote et de Théophraste et ceux de Platon: τῶν ἔξωθεν φιλοσόφων οἱ τοὺς διαλόγους συγγράψαντες, Ἀριστοτέλης μὲν καὶ Θεόφραστος εὐθὺς αὐτῶν ἥψαντο τῶν πραγμάτων, διὰ τὸ συνειδέναι ἑαυτοῖς τῶν Πλατωνικῶν χαρίτων ἔνδειαν. Πλάτων δὲ τῇ ἐξουσίᾳ τοῦ λόγου ὁμοῦ μὲν τοῖς δόγμασι μάχεται, ὁμοῦ δὲ παρακωμῳδεῖ τὰ πρόσωπα.

des souvenirs intéressants, mais froidement évoqués; des portraits élégamment dessinés, mais sans chaleur et sans âme; une éloquence trop souvent majestueuse pour être toujours à sa place. Si le dialogue du philosophe grec est un drame, celui de l'orateur romain n'est guère qu'un plaidoyer, entrecoupé, il est vrai, de répliques ingénieuses et d'objections instructives, mais qui semblent être là uniquement pour fournir à celui qui les combat une nouvelle et facile occasion de briller et de triompher.

Lucien est le seul auteur de dialogues qui se soit approché de la perfection de son modèle. On dirait qu'il a dérobé quelques-uns des secrets de cet art merveilleux qui respire dans les compositions du grand maître. Aussi, quoi de plus semblable aux mimes que certaines productions de ce génie railleur et caustique, de ce Voltaire payen?

Lorsque le fils d'Ariston, entraîné par un irrésistible attrait vers Socrate et sa doctrine, brûla les travaux de sa jeunesse, ses ébauches de tragédie, la Grèce perdit peut-être un poëte distingué; le monde heureusement y gagna un de ses plus grands philosophes. Mais, en renonçant aux vers, Platon n'avait pas renoncé à la poésie. Si nous devons croire que son génie eut besoin de modèles, c'est dans les chefs-d'œuvre des poëtes qu'il faudra les chercher. Nourri de l'étude d'Homère, de celle de Sophocle et d'Euripide, formé par le commerce qu'il entretint avec Aristophane et Agathon, admirateur enthousiaste d'Épicharme, le disciple de Socrate se sentait attiré surtout vers les mimes de Sophron. C'est qu'il

reconnaissait, sans doute, dans ce poëte, un esprit parent du sien; c'est qu'il admirait, dans ses ouvrages, une profonde connaissance du cœur humain, une peinture vraie et animée des caractères; c'est qu'il y rencontrait enfin, ce qu'il tâchait d'exprimer dans les siens, une image vivante de la conversation.

THÉOCRITE CONSIDÉRÉ COMME IMITATEUR DE SOPHRON.

Conquérir pour ses œuvres l'admiration d'un génie du premier ordre, n'est-ce pas le plus beau triomphe auquel puisse prétendre une noble ambition? Aussi où trouver un plus brillant éloge de Sophron, que cette prédilection dont le disciple de Socrate, le grand philosophe, l'écrivain sublime, entourait les mimes du poëte syracusain. Mais, en même temps, quel puissant motif, pour nous, de déplorer la perte d'un aussi précieux trésor!

Ce qui seul peut nous en donner une idée, et par là ajouter encore à nos regrets, c'est la lecture d'une pièce de Théocrite, intitulée *les Syracusaines*, la plus belle peut-être de son recueil, et qui n'est qu'une imitation d'un des mimes de Sophron. A en juger par la copie, qui est elle-même un chef-d'œuvre, que devait être l'original?

L'une des épigrammes attribuées à Théocrite[1]), se termine par ce vers :

---

1) La 22me. Selon toute probabilité cette épigramme n'est point de Théocrite.

Μοῦσαν δ' ὀθνείην οὔποτ' ἐφελκυσάμην.

Les critiques ont rivalisé d'esprit pour tâcher d'en découvrir le véritable sens. Sans entrer dans le détail des interprétations diverses, il nous semble, que ce serait presque mettre un mensonge dans la bouche du poëte, que de traduire avec l'abbé Gail : *Jamais je ne me parai des dépouilles d'autrui.*

Loin de nous la pensée de vouloir attaquer ou bien révoquer en doute l'originalité, parfois si piquante, de Théocrite! Le mérite de l'invention, celui de la forme d'un grand nombre de ses délicieux poëmes, lui appartient en entier. Mais son gracieux talent, capable quand il le voulait, de se frayer des routes nouvelles, n'a pas toujours dédaigné de suivre des sentiers déjà battus, de se laisser éclairer et guider par les rayons du génie, de puiser, en un mot, ses inspirations dans les œuvres des poëtes qui l'avaient précédé, si ce n'est, en se parant de leurs dépouilles, du moins en mettant à profit leurs inventions, en s'appropriant leurs idées, en dépeignant après eux les mêmes situations, les mêmes caractères. C'est de cette façon que Théocrite en a agi avec Stésichore. Si nous en croyons le Scholiaste, son *Épithalame d'Hélène* contiendrait plus d'un trait emprunté au poëte d'Himère [1]). Il a été bien plus hardi avec Sophron, puisque l'un de ses poëmes, celui que nous avons nommé plus haut, est aujourd'hui la meilleure, si non l'unique source, à laquelle nous puissions puiser une exacte con-

1) Voyez l'argument du poëme de Théocrite. L'œuvre de Stésichore portait le même titre. C'était une satire qui coûta cher à son auteur. Hélène irritée lui enleva la vue, comme le raconte Platon, Phèdre, p. 243 A.

naissance de ce qu'étaient les mimes. Le sujet des Syracusaines est trop connu pour que nous soyons obligé d'en donner ici une analyse détaillée. Rien n'est plus simple que le cadre choisi par le poëte.

Il y a fête à Alexandrie, en l'honneur du bel Adonis, puissant motif pour exciter la curiosité de femmes, surtout d'étrangères, comme le sont celles que met en scène Théocrite ! Aussi Gorgo est-elle impatiemment attendue chez Praxinoë..Elle arrive enfin. Après quelques instants donnés aux reproches, aux plaintes obligées contre les maris, aux préparatifs, les deux Syracusaines sortent, suivies de leurs esclaves, pour se rendre au palais des Ptolémées. Ni la foule, ni les chevaux de la garde du roi, ni le tumulte de toute une population qui fourmille dans la rue, ne peuvent les arrêter. Bravant tous les obstacles, elles parviennent, après avoir essuyé diverses aventures, à pénétrer enfin dans le palais du roi. Les exclamations que leur arrache la beauté des objets qui y sont exposés, leur attirent une querelle avec un autre spectateur, importuné de leur bavardage et des sons étranges de leur langage dorien. Tout se termine enfin par un hymne que chante une femme d'Argos en l'honneur de l'amant malheureux de Vénus.

C'est là le fond sur lequel a brodé Théocrite. N'essayons pas de faire apprécier son œuvre par une sèche et froide énumération de toutes les beautés qui la composent. N'arrachons pas, une à une, les fleurs de ce bouquet, exhalant encore une fraîcheur délicieuse, après plus de deux mille ans! Où trouver dans toute l'antiquité, une peinture plus vive et plus animée, des carac-

tères plus vrais, une touche plus délicate, plus de naturel dans les détails? Quelle naïveté dans l'étonnement de ces femmes, dans les exclamations que leur commande le spectacle de magnificences inconnues! Avec quelle fidélité le poëte a su reproduire leur interminable babil, leur commérage incommode, leurs coups de langue pleins de malices!

Eh bien! si nous en croyons le Scholiaste, Théocrite serait resté bien au-dessous de son modèle; sa copie aurait été malheureuse. Voici en effet ce qu'il dit: *Théocrite dans son poëme a imité, en le défigurant* (παρέπλασε), *le mime de Sophron intitulé les Spectatrices des jeux Isthmiques* [1]).

Sans la découverte de ce passage de l'argument des Syracusaines, faite il y a cent ans par Ruhnken, dans un manuscrit de la bibliothèque royale, nous ferions encore honneur de ce poëme au génie de Théocrite, comme de l'une de ses plus belles productions. Nous n'en serions cependant pas à ignorer tout-à-fait, que les mimes de Sophron ont fourni des inspirations au poëte bucolique. Nous trouvons déjà dans l'argument de la deuxième idylle, la révélation de ce fait si intéressant, accompagnée encore, ce qui est curieux, d'un blâme à l'adresse de Théocrite. Le Scholiaste, cette fois-ci, l'accuse *d'avoir maladroitement emprunté aux mimes de Sophron le personnage de Thestylis* [2]).

1) Voyez l'argument des Syracusaines avec le commentaire de Valkenaër.

2) Τὴν δὲ Θεστυλίδα ὁ Θεόκριτος ἀπειροκάλως ἐκ τῶν Σώφρονος μετήνεγκε μίμων. Il est juste de remarquer que le mot ἀπειροκάλως manque dans plusieurs éditions de Théocrite, entre autres dans celle de Reiske.

Que signifie cette critique? Est-ce à dire que Théocrite n'avait pris de Sophron que le personnage tout-à-fait insignifiant de Thestylis? Ce serait là, il faut l'avouer, un emprunt de peu de conséquence; il ne vaudrait même guère la peine d'en parler, à moins toutefois, qu'on ne voulût admettre, que ce type d'esclaves suivantes, qui se retrouvent également dans les Syracusaines, avait été créé par Sophron. Nous possédons quelques fragments de ses mimes qui pourraient le faire supposer : *Cœcoa, apporte la coupe pleine;* puis, cet autre : *Malheureuse Cœcoa, verse-nous de l'eau sur les mains et apporte la table*, ensuite : *Remplis Cœcoa*, enfin : *Enfant, remplis l'hémine jusqu'au bord* [1]). Ce sont des ordres donnés à une esclave, durant un repas. Le personnage de Sophron qu'a imité Théocrite était-il muet comme sa copie? Il est possible que non. Quoiqu'il en soit, nous ne voudrions pas borner à Thestylis les emprunts que Théocrite a faits à Sophron. Nous croirons volontiers qu'il a puisé dans un mime l'idée de tout ce monologue, que Virgile a encadré dans une de ses églogues [2]). Au nombre des fragments du mimographe, il en est quelques-uns, du reste, qui se rapportent évidemment à des pratiques de magie, à des moyens que la superstition du vulgaire croyait propres à conjurer le destin ou à le gouverner. Avec un peu de bonne volonté, il serait même possible de retrouver, parmi les lambeaux des mimes, le passage qui a fourni à Théocrite l'idée du

1) Fragments 39, 40, 41, 53.
2) La 8me.

commencement de son idylle. *Où sont les lauriers Thestylis?* s'écrie Simæthe. *Où donc est l'asphalte*[1]*?* lisons-nous dans un des fragments de Sophron.

Y a-t-il d'autres poëmes de Théocrite, outre les deux dont nous venons de parler, qui soient imités des mimes de Sophron? C'est là une question qu'on se fera tout naturellement.

Si quelqu'un se hâtait de tirer une conclusion incomplète de ce que nous avons dit jusqu'ici, il pourrait s'imaginer peut-être, que toutes les idylles dialoguées ont eu des mimes pour modèles. Ce serait une grave erreur. Le dialogue est, à la vérité, une des conditions imposées au mime, mais il est loin d'en former le caractère essentiel et distinctif. Qu'est-ce donc alors?

A s'en rapporter à ceux qui ont tracé une ligne de démarcation entre les idylles de Théocrite et les poëmes bucoliques modernes, Daphnis et Thyrsis, dans l'antiquité auraient été des personnages réels, tandis qu'ils ne sont aujourd'hui que des êtres fictifs, appartenant à un monde purement idéal. Théocrite, à leur avis, a représenté des personnages véritables, des mœurs assez grossières pour avoir pu être celles des chevriers de la Sicile; ses chants, disent-ils, ne sont que l'imitation de ceux qui faisaient retentir les échos de l'Étna, du *βουκολιασμός*, dont parlait Épicharme dans une de ses comédies[2].

1) Fragment 104.

2) Athénée, l. XIV. p. 619 A : ἦν δὲ καὶ τοῖς ἡγουμένοις τῶν βοσκημάτων ὁ βουκολιασμὸς καλούμενος. Δίομος δὲ ἦν ὁ βούκολος Σικελιώτης ὁ πρῶτος εὑρὼν τὸ εἶδος· μνημονεύει δ' αὐτοῦ Ἐπίχαρμος ἐν Ἀλκυόνι καὶ ἐν Ὀδυσσεῖ Ναυαγῷ. Le *βουκολιασμός* dont parle Athénée, dans l'énumération qu'il fait

Admettons que cela soit, nous ne verrons plus aucune différence entre les mimes et les idylles, car ce qui constituait précisément le caractère distinctif du genre cultivé par Sophron, c'est l'exacte fidélité avec laquelle il s'efforçait de reproduire les scènes et les mœurs de la vie réelle. Est-ce là également ce que fait Théocrite? Je crains que ceux qui le prétendent n'aient été entraînés trop loin. Il suffit pour s'en convaincre, de mettre en regard la plupart de ses poëmes bucoliques et les Syracusaines : ici, la nature dans sa candeur ingénue; là, des scènes poétiques, de gracieux tableaux, d'ingénieuses fictions. Ici, un drame animé, de l'action, des caractères habilement tracés; là dans un cadre parfois épique, des chants qui alternent, en quelque sorte, comme les strophes d'une ode.

Fontenelle a sans doute eu quelque raison de blâmer la grossièreté des bergers de Théocrite : leurs mœurs sont loin de rappeler la pureté de celles de l'âge d'or. Les peintures du poëte grec ne sont pas dans le genre de Watteau ou de Boucher; ses bergers ne débitent pas un marivaudage fade et alambiqué. Enfants de la nature ils donnent dans le sensualisme bien plus que dans le sentiment, et ne prennent pas la peine de s'en cacher. Aussi les idylles de Théocrite n'ont-elles pas le même but que la plupart des pastorales modernes, celui d'exalter la pureté des mœurs champêtres, aux dépens de celles de la ville, de vanter uniquement les douceurs

---

des chansons particulières à chaque profession, avait, du reste, plutôt une importance musicale que poétique.

d'une vie simple et modeste, passée au sein de l'innocence, sans autres soucis que ceux de l'amour. Elles ne tournent pas non plus à l'allégorie comme font deux ou trois fois les églogues de Virgile. Mais toujours oserions-nous soutenir qu'il y a loin de la vérité des mœurs représentées dans les poëmes de Théocrite, à celle qu'avait dû atteindre Sophron. Les œuvres du poëte bucolique rappellent, à la vérité, plus qu'aucune autre production de l'antiquité, la douce vie des champs et la belle campagne; elles sont pleines d'heureuses réminiscences de la nature; toutefois les traits d'esprit répandus dans les idylles de Théocrite, le langage plein d'élégance et de finesse, trahissent presqu'à chaque vers la ville et le poëte de la cour d'Hiéron et de Ptolémée.

Que l'idée primitive de l'une ou de l'autre des idylles de Théocrite ait été contenue en germe dans quelque mime de Sophron, nous nous garderons de le nier [1]). Tout ce que nous prétendons établir c'est qu'en les traitant d'une manière différente, le poëte bucolique a su leur imprimer un tout autre cachet, et c'est en cela que consiste principalement son originalité. Théocrite peut, à juste titre, passer pour le créateur d'un genre nouveau, qui est le dernier qu'enfanta la littérature grecque, comme lui-même est le dernier de cette grande famille de poëtes, qui commençant par Homère, s'étend jusqu'à lui.

Mais il est temps de laisser Théocrite et ses idylles

1) Au nombre des idylles de Théocrite, qu'on a supposées imitées de mimes de Sophron nous citerons les suivantes : XIV. *Thyonichus*, et XXI. *Les Pêcheurs*.

pour en revenir à Sophron. Ajoutons cependant encore, avant de terminer cette digression, un peu longue peut-être, qu'un fait capital se trouve constaté par la connaissance que nous avons de l'origine des Syracusaines: les mimes, à en juger par cette copie de l'un d'eux, n'ont pas été destinés à la représentation. La comparaison qu'Aristote a faite de ces poëmes avec les dialogues socratiques, aurait été suffisante, à la rigueur, pour nous faire soupçonner que les piquantes causeries de Sophron n'avaient pas un caractère théâtral; un simple coup-d'œil, jeté sur l'idylle de Théocrite, nous en fournira la preuve sans réplique. Si rien n'est plus dramatique que les Syracusaines, il faut convenir aussi que rien n'est moins fait pour se passer sur la scène, ni même pour être récité. On nous dispensera, je l'espère, de le démontrer longuement.

Qu'on nous comprenne bien cependant: nous ne disons pas d'une façon absolue que jamais aucun mime de Sophron n'a pu être représenté. Bien que telle n'ait pas été l'intention de l'auteur, on a pu avoir la fantaisie de les débiter devant des spectateurs, ce qui eut lieu, par exemple, pour les dialogues de Platon. On les faisait apprendre par cœur, au témoignage de Plutarque[1]), à des esclaves qui les récitaient ensuite, ou plutôt les déclamaient avec les gestes convenables. Les Bucoliques de Virgile elles-mêmes, n'ont-elles pas été fréquemment récitées sur le théâtre[2])?

1) Symposiaques, l. VII. ch. 8. tome VIII. p. 840. de l'édition de Reiske.
2) Voici ce que dit l'auteur de la vie de Virgile attribuée à Donat, au

Hâtons-nous d'ajouter cependant que la possibilité d'une représentation des mimes est une pure hypothèse, que ne vient confirmer aucune donnée, même incertaine. Personne, en effet, ne voudra accorder plus d'importance qu'elle ne mérite à l'expression de δράματα, appliquée aux mimes de Sophron par l'auteur du traité sur le langage, faussement attribué à Démétrius de Phalère [1]). On ne rapportera pas non plus à ces poésies ce que dit Solin [2]), en parlant de la Sicile : *Hic primum inventa est comœdia. Hic et cavillatio mimica in scena stetit*, paroles qui s'appliquent, selon toute vraisemblance, à tout autre chose qu'aux mimes de Sophron, si elles ne sont pas le résultat d'une confusion, que la ressemblance des noms explique facilement, de la part d'un auteur aussi misérable que l'est Solin.

DU SUJET ET DES CARACTÈRES DANS LES MIMES DE SOPHRON.

Le principal intérêt des mimes — il est aisé de le deviner dès à présent — ne s'attachait pas au sujet; il résidait presqu'uniquement dans les caractères. C'est leur peinture fidèle que se proposait le poëte, en s'efforçant de reproduire, jusque dans leurs moindres détails, de

ch. 11 : *Bucolica eo successu edidit, ut in scena quoque, per cantores, crebra pronunciatione recitarentur.*

1) De Elocutione, ch. 156.

2) Polyhistor, c. V. Voyez le livre de M. Grysar, de Doriensium Comœdia, Cologne, 1828. p. 65.

calquer, pour ainsi dire, les mœurs et les coutumes d'une époque, d'un lieu déterminés.

Si la tragédie et l'épopée se contentent de peindre les hommes par leurs traits généraux, le propre du mime, était de donner aux personnages, qu'il mettait en scène, une physionomie toute locale, en ne négligeant rien de ce qui pouvait servir à les faire reconnaître. Se souciant peu des grandes affections, des passions héroïques, le poëte était surtout attentif aux nuances délicates; c'est, pour ainsi dire, à la loupe qu'il observait la nature, en s'étudiant à en copier même les défectuosités, à reproduire jusqu'aux rides et aux taches de son original. Aussi le mime n'avait-il nul besoin d'un sujet, choisi selon toutes les règles de l'art, ayant un commencement, un milieu et une fin, suffisant à lui seul pour captiver l'intérêt. Il pouvait se contenter des situations les plus ordinaires, pourvu qu'elles fussent propres à mettre en relief la différence des caractères, les côtés saillants et l'originalité de chacun.

Les titres, en petit nombre, que nous connaissons des mimes de Sophron, ne nous apprennent presque rien sur leur sujet. Quelques-uns même, qui ne donnent aucun sens bien complet, pourraient facilement faire naître cette supposition, qu'à défaut d'un titre choisi par le poëte, les grammairiens se servaient, pour désigner chaque mime, de ses premiers mots. C'est par ce moyen seulement, que je crois possible d'expliquer des titres aussi étranges, aussi difficiles à déchiffrer que les suivants : Ὡλιεὺς τὸν ἀγροιώταν, Παιδικὰ ποιφύξεις, à moins, toutefois, qu'on ne préfère admettre, ce qui

ne serait pas impossible, qu'Athénée et les divers auteurs qui les citent ainsi, n'aient rapporté, chaque fois, que le commencement du titre complet, trop long, à ce qu'il paraît, pour être transcrit en entier.

Les mimes de Sophron se divisaient en mimes d'hommes et en mimes de femmes. Cette distinction remontait-elle jusqu'au poëte, ou bien n'avait-elle été imaginée que par quelque grammairien, par exemple, par Apollodore? Il serait difficile de le dire; mais les motifs qui l'ont dictée se comprennent aisément. La vie grecque en séparant les sexes, assignait à chacun sa sphère particulière d'activité. Miroir fidèle des mœurs de leur époque, les mimes de Sophron devaient nécessairement reflèter un trait aussi caractéristique, et présenter tantôt les hommes occupés de leurs divers travaux, tantôt des scènes empruntées au gynécée, à cette vie toute d'intérieur qui était le partage des femmes grecques.

Le seul mime dont le sujet nous soit connu, autrement que par d'incertaines suppositions, basées sur des titres isolés et aussi obscurs, que le sont la plupart de ceux qui nous restent, est celui qu'imita Théocrite. Nous ignorons, sans doute, jusqu'à quel point la copie a fidèlement reproduit la marche de l'original. Même, s'il fallait se rendre à des scrupules exagérés, nous serions obligé de croire que les personnages de Sophron avaient changé de sexe en passant dans l'idylle de Théocrite. Les paroles du Scholiaste ne nous permettent pas, en effet, de décider si les principaux personnages du mime de Sophron étaient des hommes ou des femmes. Παρέπλασε δὲ τὸ ποιημάτιον, dit l'auteur de l'argument

des Syracusaines, ἐκ τῶν παρὰ Σώφρονι θεμένων[1]) τὰ Ἴσθμια.

Les personnages du mime de Sophron devaient être nécessairement des hommes, ont prétendu certains critiques, en se fondant sur ce que l'usage interdisait aux femmes le spectacle des jeux. Que la vue de certaines luttes du cirque ne leur ait point été permise, je le conçois; mais je ne puis admettre que les jeux isthmiques n'aient eu absolument rien à offrir à leur curiosité. Corinthe n'a certes pas été aussi inhospitalière envers ses filles qui venaient régulièrement soit de l'Italie, soit de la Sicile, assister dans ses murs, aux grandes solennités nationales, prendre part aux cérémonies sacrées qui rattachaient entre elles les colonies et la métropole[2]).

Si nous sommes quelque peu surpris de trouver dans l'idylle de Théocrite, dont la scène se passe à Alexandrie, des femmes syracusaines, les voir à Corinthe, n'a rien d'aussi étonnant. Il serait complètement inutile d'accumuler ici les citations pour prouver combien était prodigieuse la foule qui, à l'époque des jeux, traversait la mer pour venir en Grèce. Syracuse, Agrigente, Étna et Himère n'ont-elles pas plus d'une fois inspiré la muse de Pindare, célébrant la gloire des vainqueurs qu'elles avaient envoyés aux jeux? Sophron lui-même, comme le sujet qu'il avait traité nous donne le droit de le supposer, a dû, plus heureux qu'Ibycus, prendre place à l'une de ces réunions où le génie disputait le prix au génie,

1) Valkenaër propose de lire θεωμένων.

2) Voyez M. Welcker, *Nachtrag zur æschylischen Trilogie* p. 137.

où la force luttait contre la force, l'adresse contre l'adresse.

Le cadre des mimes de Sophron ne s'élevait pas toujours aux proportions qu'avait celui des *Spectatrices des jeux isthmiques* [1]). Le poëte paraît s'être souvent borné à représenter un simple entretien, comme a fait Théocrite dans son idylle intitulée *les Pêcheurs*, que quelques critiques ont cru empruntée de Sophron. D'autrefois, il choisissait des situations plus animées, d'un caractère plus dramatique; du moins c'est ce qu'il nous semble permis de conclure de titres comme les suivants: *Les Femmes exerçant la médecine*, Ἀκεστρίαι, sujet traité également par le poëte comique Antiphane; *la Femme qui pare la nouvelle mariée*, Νυμφοπόνος; enfin cet autre plus difficile à expliquer : ταὶ γυναῖκες αἳ τὰν θεόν φαντι ἐξελᾶν [2]), devait certainement appartenir à un mime dans lequel il était question de certaines pratiques superstitieuses, très répandues en Sicile.

Au nombre, malheureusement fort restreint, des fragments du poëte, il s'en trouve plusieurs empruntés, sans aucun doute, à un mime dont la scène était

1) Le titre grec de ce mime paraît avoir été, d'après l'unique mention qui nous en reste, αἱ θάμεναι τὰ Ἴσθμια, et non pas Ἰσθμιάζουσαι, que lui donne M. Ahrens dans son ouvrage, de dorica dialecto p. 469. Remarquons encore en passant que le titre de Συρακούσιαι nous semble préférable, pour l'idylle de Théocrite, à l'autre, plus répandu d'Ἀδωνιάζουσαι, qui convenait plutôt à des femmes célébrant la fête d'Adonis qu'à de simples spectatrices. La Lysistrate d'Aristophane, comme nous l'apprend le Scholiaste (au vers 390), était faussement intitulée par quelques-uns Ἀδωνιάζουσαι, nom que portait également une comédie de Philippide.

2) M. Bernhardy, t. II. p. 908 : *Vielleicht Weiber, die den Mond herabziehen wollen.*

placée au milieu d'un festin. Cela rappelle les banquets socratiques et le festin décrit chez Pétrone. Mais si, chez Platon, les discussions philosophiques prédominent et font presque oublier le reste, la conversation des personnages de Sophron devait principalement rouler sur les plaisirs de la table. De là ces énumérations complaisantes, ces exclamations à la vue de mets exquis et nombreux : *Vois ces crevettes, vois ces homards, vois ma chère, regarde comme ils sont rouges et recouverts d'un léger duvet* [1]. Et ailleurs : *Quelles sont, ma chère, ces grandes coquilles? Ce sont des solènes, coquillages à la chair douce, une friandise pour les femmes veuves* [2]. Enfin : *Les coquilles s'ouvrirent comme à un seul commandement, et la chair les déborda de toutes parts* [3].

C'était assurément une heureuse idée de peindre ainsi, prise sur le fait même, cette sensualité des habitants de la Sicile [4], la patrie des cuisiniers et de la gastronomie, qu'Archéstrate chanta, peu après Sophron, dans un poëme, moitié didactique, moitié épique, et de mettre, pour ainsi dire, en action ce proverbe, répandu dans l'antiquité : Συρακουσίων τραπέζη, usité pour désigner une table richement servie. Si nous en jugeons par les fragments que nous avons rapportés, auxquels il convient, sans doute, de joindre ceux que nous avons déjà

1) Fragment 33.

2) Fragment 45.

3) Fragment 32.

4) Platon, que ses détracteurs accusaient de n'avoir tant de fois entrepris le voyage en Sicile que pour satisfaire à son goût pour la bonne chère, parle déjà dans son Gorgias, p. 518 B. d'un célèbre cuisinier sicilien du nom de Mithæcus.

cités précédemment, les convives du festin dépeint par Sophron, étaient des femmes, partageant, à ce qu'il paraît, le culte de cette singulière déesse, du nom d'*Adéphagie*, à laquelle on avait élevé un temple en Sicile [1]).

Il nous reste à nous occuper à présent, d'un point que l'on n'a guère osé franchement aborder jusqu'ici. Le grammairien, connu sous le nom d'Antiatticiste de Bekker, en rapportant une expression particulière à Sophron, dit qu'elle a été employée par ce poëte, dans son *Prométhée* [2]). La plupart des critiques n'ont accueilli ce titre qu'avec beaucoup d'incrédulité [3]). Quelques-uns ont supposé que le grammairien pouvait avoir confondu Sophron avec Épicharme, dont nous connaissons, en effet, une comédie intitulée *Prométhée ou Pyrrha* [4]).

Rien ne nous oblige à suivre leur exemple. Pourquoi Sophron n'aurait-il pas choisi les personnages de certains de ses mimes parmi les dieux et les demi-dieux? N'est-ce point là une liberté que l'antiquité s'est toujours permise? Les comédies d'Épicharme que nous venons de citer nous en fournissent la preuve [5]), et pour

---

1) Athénée, l. X. p. 416 B. et Élien, Histoires diverses, l. I. ch. 27.

2) Antiatticiste de Bekker, p. 85 24 : Βλενὸν τὸν νωθῆ καὶ μῶρον· Σώφρων Προμηθεῖ.

3) Voici ce que dit M. Bernhardy, t. II. p. 909 : *Auf den mythologischen Titel* Προμηθεύς, *ist kein Verlass.*

4) D'après une autre leçon ce titre aurait été Πύῤῥα καὶ Προμαθεύς. Voyez l'édition des fragments d'Épicharme par M. Polman-Kruseman. Harlem. 1834. p. 64.

5) Voyez le livre de M. Grysar, cité plus haut, p. 229, où il traite, de duplici apud Epicharmum argumentorum genere. Sur trente-sept titres de comédies d'Épicharme que nous connaissons, il y en a dix-huit qui ont rapport à la mythologie.

choisir un exemple plus connu, il ne sera besoin que de rappeler l'Amphitryon de Plaute, imité, sans doute, de quelque modèle grec. Ajoutons encore les dialogues des dieux de Lucien, véritables mimes, avec cette différence cependant, que la satire y prédomine, tandis que les œuvres du poëte syracusain étaient, selon toute apparence, marquées au cachet de cette foi naïve, propre à la race dorienne, et dont nous trouvons empreints également certains mystères du moyen-âge, qui nous paraissent aujourd'hui presqu'atteindre à l'impiété. Le mime de Sophron, intitulé *Prométhée*, n'était probablement pas seul dans son genre. Si nous rapprochons avec le titre de *Messager*, que mentionne le Scholiaste de Germanicus [1]), ce que dit celui de Théocrite [2]), sur le surnom d'Ἄγγελος, donné à une divinité en Sicile, nous sommes, tout naturellement, conduit à supposer, que ce mime roulait sur quelque sujet emprunté à la vie privée des habitants de l'Olympe.

Il est probable que Sophron, imitant Épicharme, et en général les poëtes de la comédie dorienne [3]), avait

---

1) Sur le commencement de la version d'Aratus.

2) Voyez l'argument de la seconde Idylle.

3) Ces poëtes paraissent avoir eu une prédilection toute particulière pour le personnage d'Hercule, comme le prouve, par exemple, ce passage d'Aristophane, Guêpes v. 57 et ss. :

Μηδὲν παρ' ἡμῶν προςδοκᾶν λίαν μέγα,
Μηδ' αὖ γέλωτα Μεγαρόθεν κεκλεμμένον,
Ἡμῖν γὰρ οὐκ ἔστ' οὔτε καρυ' ἐκ Φορμίδος
Δούλω παραῤῥιπτοῦντε τοῖς θεωμένοις,
Οὐθ' Ἡρακλῆς τὸ δεῖπνον ἐξαπατώμενος

Il serait possible, comme l'a supposé M. Grysar, p. 278. que καρυ' ἐκ Φορμίδος, ait été une allusion à Phormis, le contemporain d'Épicharme.

également introduit Hercule, comme principal personnage, dans l'un de ses mimes. Mais, de ce que le nom de ce héros mythologique se trouve au diminutif, Ἡρύκαλον ou Ἥρυλλον, parmi les fragments du poëte [1]), vouloir en conclure avec Ottfried Müller [2]) et M. Schneidewin [3]), que le mime de Sophron, représentait le combat d'Hercule pygmée avec les grues, scène que nous voyons quelquefois figurée sur des vases antiques, ce serait, nous le craignons, s'aventurer, sans boussole, dans ce champ illimité, ouvert aux conjectures. En général, les rapprochements, dans le genre de ceux dont nous venons de parler, quelqu'ingénieux qu'ils puissent être, bien souvent, nous semblent plus dangereux qu'utiles. A quoi sert-il, par exemple, d'imaginer comme l'a fait M. Ahrens [4]), des titres de mimes, entièrement nouveaux, ou bien de prétendre découvrir, à quel mime appartenait tel ou tel fragment? Ce genre de divination peut avoir son charme, mais il laisse trop de place à l'arbitraire et n'aboutit, dans bien des cas, qu'à la confusion.

Disons maintenant quelques mots sur les caractères dont le poëte devait, de préférence, retracer l'image. Des laboureurs, des pêcheurs, en un mot, des hommes et des femmes du peuple, voilà quels étaient, sans nul doute, les principaux personnages des mimes de So-

---

1) Fragment 139.

2) *Archäologie der Kunst*, §. 411, 4. *Die Dorier*, t. II. p. 356.

3) Exercitationes criticæ, c. 8. p. 51 et s.

4) Dans son remarquable ouvrage, de dialecto dorica, Gœttingue, 1843, il a inventé les titres suivants : Γέροντες, Ἁλιεῖς, Φαρμακεύτριαι, *Mulieres epulantes*.

phron. C'est, en effet, dans les basses et les moyennes classes de la société que les mœurs conservent le plus fidèlement leur cachet d'originalité et cette empreinte locale qui faisait, selon nous, le principal charme des œuvres du poëte de Syracuse. De là ces noms, ou plutôt ces surnoms, *Thynnothéras* et *Cothonia*[1]), empruntés à la profession de ceux qui les portaient. De là ces expressions vulgaires, ce langage, presque grossier et se rapprochant, par son extrême fidélité, du dialecte populaire, usité à Syracuse. De là enfin, cette multitude de proverbes que l'antiquité avait signalée dans les mimes[2]).

Sophron, qui dessinait d'après nature, allait-il jusqu'à faire de véritables portraits, en introduisant dans ses mimes des personnages réels et connus? L'analogie des dialogues de Platon pourrait permettre une telle supposition, sans la rendre pourtant fort vraisemblable.

Il est bien vrai qu'Eustathe[3]) rapporte, comme se trouvant dans un des mimes de Sophron, le nom de *Myrilla*, qui avait été donné à l'architecte du théâtre de Syracuse; mais ce n'était sans doute que par allusion qu'il était fait mention de ce personnage, aussi inconnu d'ailleurs, sous ce nom, comme il l'est sous son véritable, Démoco-

1) Θυννοθήρας était en même temps le titre du mime. Voyez les fragments 4 et 5. Un autre nom d'homme, inusité, à ce qu'il paraît, ailleurs qu'en Sicile, est celui de Τρέλλων, que cite Hérodien, dans son traité des locutions rares, p. 12, comme se trouvant chez Sophron. Au fragment 42 nous lisons celui d'Ἀρχώνδας. Nous aurons occasion de parler, plus tard, de quelques noms de femmes, qui se rencontrent parmi les fragments des mimes.

2) Traité de Elocutione, §. 152.

3) Dans son Commentaire sur l'Odyssée, p. 1457 10. Voyez fragm. 140.

pus. Nous avons encore le rhéteur *Boulias*, qui ne faisait que des coq-à-l'âne, s'il m'est permis de traduire, par cette expression familière, ce que dit l'auteur, déjà précédemment cité, du traité sur le langage [1]); rien ne nous force cependant à croire que c'était le nom d'une personne véritable, et non celui d'un type choisi par le poëte, type, qui devait être assez répandu en Sicile, le berceau de la Rhétorique, la patrie de Tisias et de Corax.

C'est à un personnage du même genre, que Quintilien paraît faire allusion, lorsqu'il dit qu'on peut voir, par les mimes de Sophron, que l'enseignement de la musique et de la grammaire était donné autrefois par les mêmes maîtres [2]).

Nous terminerons là nos remarques, touchant les caractères et leur emploi dans les mimes de Sophron. Il y aurait à espérer, sans doute, une ample matière, pour des questions pleines d'intérêt, si nous voulions abandonner le terrain resseré des faits, qui reposent sur des témoignages positifs de l'antiquité, pour celui, infiniment plus étendu, des suppositions et des rapprochements possibles. C'est ainsi, par exemple, que nous pourrions nous demander, ce qu'étaient devenus, dans les poëmes de Sophron, les rôles, créés par la comédie

---

1) De Elocutione §. 153 : ἡ δὲ τοιαύτη ἀνακολουθία καλεῖται γρῖφος· ὥςπερ ὁ παρὰ Σώφρονι ῥητορεύων Βουλίας· οὐδὲν γὰρ ἀκόλουθον αὐτῷ λέγει. Peut-être est-il permis de rapporter à ce Boulias, le proverbe mentionné par Zénobius, II. 86 : Βουλίας δικάζει, où d'autres cependant lisent Βούνας.

2) Livre I. ch. 10 : *Siquidem Archytas atque Aristoxenus etiam subjectam grammaticam musicæ putaverunt, et eosdem utriusque rei præceptores fuisse, quum Sophron ostendit, mimorum quidem scriptor, sed quem Plato adeo probavit ut suppositos capiti libros ejus quum moreretur, habuisse narratur,*

sicilienne, comme celui de parasite et de cuisinier. Mais nous sommes retenu par les mêmes considérations que nous avons déjà fait valoir plus haut : par la crainte de n'aboutir à aucun résultat, présentant les garanties désirables de certitude.

CARACTÈRE MORAL DES MIMES DE SOPHRON.

Les mimes étaient, à ce qu'on croit, d'après quelques passages des anciens, une sorte de poésie très licencieuse. C'est là tout ce que La Harpe a trouvé à dire touchant ces poëmes. A ce jugement du littérateur, superficiel surtout quand il parle de l'antiquité grecque ou romaine, joignons celui, presqu'aussi sévère, que porte un écrivain plus compétent : *Les mimes,* remarque, entre autres choses, le savant auteur du Voyage du jeune Anacharsis, *se rapprochent de la comédie par leur objet; ils en diffèrent par une extrême licence.* Écoutons encore ce qu'il dit dans une note : *Il est à présumer que quelques-uns des poëmes qu'on appelait mimes, étaient dans le goût des contes de La Fontaine.*

Caractériser tout un genre de poëmes rien que par son extrême licence, c'est en prononcer la condamnation. Les mimes méritent-ils tant de sévérité? J'oserais protester contre l'arrêt qui les frappe, du moins en ce qui concerne ceux de Sophron. La prévention fâcheuse répandue contre eux, et dont les passages que nous avons rapportés ne sont que le faible écho, a sa source, presqu'uniquement dans ce que nous savons

touchant les mimes romains. Aussi ce ne sont pas ces poëmes que nous oserions défendre; ils méritent, et bien au delà tous les reproches qu'on leur a adressés.

Valère-Maxime raconte un trait qui honore les citoyens de l'antique Marseille [1]). La représentation des mimes, dit-il, fut interdite dans cette ville, de peur que le spectacle des turpitudes qui formaient le sujet de ce genre de poëmes, n'enfantât le désir d'en commettre de pareilles. C'est un exemple qui mériterait de ne pas être oublié!

Rien ne serait plus aisé que de recueillir toute une suite de passages pareils à celui que nous venons de rapporter et propres à attester la profonde dépravation des mimes romains, à mettre au grand jour leur immoralité passée en proverbe, infiniment plus honteuse, dans ses raffinements, que les grossières obscénités que tolérait la scène attique. Ce serait là une tâche fort peu édifiante et d'ailleurs inutile ici, car, nous le demandons de nouveau, de quel droit appliquerions-nous aux mimes de Sophron, tous les reproches que l'on fait à ceux des Romains?

A Dieu ne plaise cependant que nous prétendions faire passer les œuvres du poëte de Syracuse, comme entièrement pures de toute allusion obscène, innocentes de toute équivoque, comme n'ayant jamais traité un de ces sujets scabreux pour lesquels l'antiquité semble avoir un goût trop prononcé [2]). Ce serait, sans nul doute,

---

1) Livre II. ch. 6. Comparez encore Cicéron, de l'Orateur, l. II. ch 50.

2) De ce nombre était, sans doute, le mime, cité sous le titre assez énigmatique, Παιδικὰ ποιφύξεις.

trop nous engager. Tout ce que nous tenons à constater, c'est qu'elles étaient loin de porter au front ce caractère d'indécence, qui formait le principal, si non l'unique attrait des mimes romains, et qui alléchait à leur spectacle une foule de plus en plus corrompue, une société rongée par l'impudeur et le vice, avide de turpitudes et d'infamies, quand elle n'était pas altérée du sang des gladiateurs.

Dans cette peinture de mœurs qu'avait entreprise Sophron, comment aurait-il fait pour supprimer entièrement un trait caractéristique de celles de son époque [1])? Est-ce à nous d'ailleurs de lui en faire un crime? La vie de l'antiquité nous paraît souvent manquer de retenue; qui sait si la nôtre ne mériterait pas, de la part des anciens, le reproche d'une fausse pruderie, d'une pudeur hypocrite?

Quoi qu'il en soit Sophron n'a pu guère aller au delà de Théocrite. Aucun de ses mimes, j'en suis convaincu, n'a osé s'aventurer jusqu'aux audacieuses peintures devant lesquelles le pinceau hardi d'Aristophane, encouragé par le tempérament robuste du public athénien, n'a pas reculé. Le goût délicat de Platon, la nature elle-même des mimes, qui n'avaient que faire des énormités tolérées au théâtre d'Athènes, nous en sont les garants [2]).

L'unique fois que Quintilien parle des mimes de So-

1) Comparez, par exemple, ce que dit Diodore, l. V. ch. 4. sur la célébration des fêtes de Cérès en Sicile : ἔθος δ' ἐστὶν αὐτοῖς, ἐν ταύταις ταῖς ἡμέραις, αἰσ- χρολογεῖν κατὰ τὰς πρὸς ἀλλήλους ὁμιλίας, διὰ τὸ τὴν θεὸν ἐπὶ τῇ τῆς κόρης ἁρπαγῇ λυπουμένην γελάσαι διὰ τὴν αἰσχρολογίαν.

2) Comparez cependant ce que dit l'auteur du traité de Elocutione, §. 150.

phron, il le fait, il est vrai, d'un air assez dédaigneux. Mais son jugement, dominé par le mépris que méritait le mime romain, n'est guère plus définitif que cette boutade de Tatien, accusant les Grecs d'avoir élevé une statue d'airain au poëte Sophron, qui n'avait cependant rapporté que des absurdités et des sornettes [1]). Le zèle ardent des pères de l'Église, digne de toute notre admiration, doit les faire récuser, toutes les fois qu'il s'agit de prononcer sur le mérite des poëtes du paganisme.

Heureusement nous pouvons opposer le témoignage d'Ulpien [2]) à ces appréciations assez peu équitables. Toute imitation, dit ce commentateur de Démosthènes, n'est pas nécessairement ridicule, et, comme preuve, il cite

---

1) Tatien, Discours contre les Grecs, p. 169 de l'édition de Paris 1615 : *Λήρους καὶ φλυαρίας Σώφρων διὰ συνταγμάτων παραδιδοῦς, ἐνδοξότερος χάριν τῆς χαλκευτικῆς ἡ μέχρι νῦν ἐστίν.*

2) Commentaire sur la deuxième Olynthienne, p. 30. Les paroles de Démosthènes, qui servent de texte à l'explication, donnée par le commentateur, sont les suivantes, 2me Olynthienne ch. 19 : *Καλλίαν ἐκεῖνον, τὸν δημόσιον, καὶ τοιούτους ἀνθρώπους, μίμους γελοίων — ἀγαπᾷ.* Voici maintenant ce que dit Ulpien : *Μίμους γελοίων· ἀναγκαῖον τὸ τῆς προσθήκης, οὐχ ἅπασα γὰρ μίμησις γελοῖα τυγχάνει, ἀλλ' ἔστι καὶ σπουδαῖα· ἡ γὰρ τραγῳδία μίμησίς ἐστιν ἠθῶν καὶ παθῶν βασιλικῶν, καὶ ἡ κωμῳδία μίμησις, καὶ οἱ μῖμοι Σώφρονος ποιητοῦ σπουδαῖοι.* Il est à remarquer cependant que l'édition de Morel, Paris 1570, porte seulement : *καὶ οἱ μῖμοι Σώφρονος.* Peut-être faut-il lire : *καὶ οἱ μῖμοι Σώφρονος μίμησις σπουδαίων εἰσίν.* L'expression *μίμους γελοίων*, se trouve également chez Manéthon, au livre V. de ses Apotélesmatiques, vers 103 et suivant :

Ἑρμῆς καὶ Παφίη, ἰδίαις μοίραισι ταπεινοῖ,
Ξυρομένους κεφαλὰς, μίμους ὀχλοῖσι γελοίων.

C'est mal-à-propos, on le voit, que d'Orville, dans son Commentaire sur Chariton p. 666, a voulu corriger, en cet endroit, *γελοίους*.

les mimes de Sophron, qui sont sérieux, dit-il, tout comme la tragédie.

Par une singulière méprise, quelques savants ont prétendu que Sophron avait fait deux espèces de mimes; des mimes *sérieux* et des mimes *plaisants* [1]). C'est là une erreur produite, je crois, par une fausse interprétation du passage d'Ulpien. Tout ce qu'il me semble permis de conclure des paroles de ce savant commentateur, c'est que les mimes de Sophron, n'avaient point pour unique but d'exciter le rire, mais de donner une imitation aussi fidèle, dans son genre, que l'est celle que se propose la tragédie ou la comédie.

Le temps, qui détruit impitoyablement les plus belles choses, tandis qu'il conserve quelquefois les plus insignifiantes, ne nous a légué, sous le nom de Sophron, aucune de ces pensées remarquables, de ces sentences pleines de profondeur et de vérité, qui sont en si grand nombre dans les meilleurs ouvrages de l'antiquité et qui se gravent, pour ainsi dire, d'elles-même dans la mémoire. Serait-on fondé à prétendre, pour cette raison, que les ouvrages du poëte sicilien en étaient entièrement dépourvus? La preuve ne nous semblerait nullement concluante. Sophron, tel du moins que nous aimons à nous le représenter, était moins philosophe peut-être qu'Épicharme, zèlé partisan, à ce qu'il paraît des doctrines pythagoriciennes, mais il devait posséder certainement à un degré presqu'égal cette science de

---

1) C'est là l'opinion d'Otfried Müller, *die Dorier*, t. II p. 363, de M. Grysar, p. 65. de son ouvrage déjà cité et de M. Brunet de Presle, p. 504.

la vie et cette sagesse pratique qui dans les comédies de ce dernier, se traduisait fréquemment, en maximes usuelles, en réflexions d'une haute portée et qui attestaient, de la part de leur auteur, une connaissance approfondie du cœur humain [1]).

DE L'ORIGINE DES MIMES DE SOPHRON.

Devons-nous suivre l'exemple de tous ceux qui ont parlé de l'origine des mimes de Sophron, en établissant, à l'aide de citations, rassemblées sans grande peine, qu'il existait, chez les peuples de la race dorienne, une classe d'hommes qui gagnaient leur vie à exécuter toutes sortes de tours d'adresse, en improvisant différentes scènes comiques, de véritables parades, enfin, en imitant, soit par des gestes, soit par des paroles, certaines personnes connues? Je ne vois pas à quoi cela pourrait nous conduire. Nous savons bien qu'il y avait de ces hommes chez les Spartiates, où ils s'appelaient *dicélistes*, *δεικελισταὶ*. Comme le raconte Sosibius [2]), auteur qui devait s'y connaître, puisqu'il avait écrit un livre sur cette matière, ces *dicélistes* représentaient, de préférence, des voleurs, des médecins, des marchands de remèdes. Nous rencontrons ailleurs des artistes du même genre, quoique sous d'autres noms. Ainsi à Tarente ils s'appe-

1) Voyez Jamblique, vie de Pythagore, p. 166: οἵ τε γνωμολογῆσαι τι τῶν κατὰ τὸν βίον βουλόμενοι τὰς Ἐπιχάρμου διανοίας προφέρονται, καὶ σχεδὸν πάντες αὐτὰς οἱ φιλόσοφοι κατέχουσιν.

2) Athénée, l. XI. p. 432 E. Suidas à l'article Σωσίβιος.

laient *phallophores*, et, dans d'autres villes, *phlyaques*, ou *autocabdales*. Il y en avait également à Syracuse, d'où ils paraissent même avoir passé en Grèce. Du moins cet homme qui vient produire sa petite troupe à la fin du Banquet de Xénophon, était-il Syracusain [1]).

Mais, je le demande, qu'ont de commun ces ébauches de pantomimes plus ou moins grossières et souvent obscènes, avec les poëmes de Sophron? N'oublions pas, qu'entre ces premiers essais d'imitation, que nous retrouvons chez les peuples les plus civilisés, comme chez les plus sauvages, et les mimes du poëte de Syracuse, il y avait toute la comédie d'Épicharme, qui seule est la source où puisa Sophron.

Tous les essais qu'on a tentés pour rattacher les mimes, par leur origine, à ces informes productions de la verve populaire, regardées, de tout temps, comme le commencement du théâtre, tiennent, je le sais, à un préjugé étrange, qui a fait trouver singulier qu'un poëte du temps de Sophron ait pu écrire uniquement pour être lu. C'est là surtout ce qui a paru presqu'inadmissible à Ottfried Müller, dont les opinions ont trop de poids pour que nous puissions passer sous silence celle qu'il a indiquée à cet égard [2]). Elle a été accueillie

---

1) M. Grysar, dans son livre déjà souvent cité, a rassemblé tous les matériaux que nous trouvons dans l'antiquité sur ce sujet obscur.

2) Voyez *die Dorier*, t. II. p. 362. ensuite, *Handbuch der Archäologie der Kunst*, §. 335, 2, où, à propos de cette expression de Perse, V. 91. *rugosa sanna*, le célèbre savant remarque ce qui suit : *Ich bemerke sehr beiläufig dass Persius als Nachahmer von Sophron reich an solchen Zügen ist; er will mit aretalogischer Mimierey vorgetragen werden.*

par M. Brunet de Presle[1]), défendue et développée par M. Otto Jahn[2]), dans ses Prolégomènes sur Perse. Laissons parler ce dernier : Les mimes de Sophron, dit-il, n'étaient pas écrits pour être lus, mais bien pour être récités de vive voix, par un déclamateur habile et sachant accompagner son débit des gestes et de l'expression convenables. Allant ensuite plus loin, ce même savant suppose que Sophron avait lui-même exercé le métier de déclamateur et de mime. Mais comme ses productions surpassaient infiniment, par leur vérité et par la profonde connaissance du cœur humain qu'elles trahissaient, toutes celles de ses rivaux, on les jugea dignes d'être conservées par écrit.

Cette supposition est sans doute ingénieuse. Elle peut éblouir d'abord, surtout si nous nous rappelons que la Sicile a de tout temps été renommée pour l'habileté de ses improvisateurs; malheureusement je ne vois pas comment il serait possible de concilier une telle origine, avec ce que nous savons de la ressemblance des mimes avec les dialogues de Platon et surtout avec les Syracusaines de Théocrite.

Les mimes de Sophron, c'est là du moins qu'elle est notre opinion, devaient uniquement leur naissance au désir, de retracer une image, aussi vraie que possible, de mœurs et de caractères tout-à-fait communs, de faire passer, en quelque sorte, sous les yeux, un tableau animé de la vie syracusaine, dans ce qu'elle pouvait offrir de plus saillant et de plus original. De même que les

1) Page 504. de son livre déjà cité.

2) Page CIII.

idylles de Théocrite, ils s'adressaient à un public restreint, à un cercle choisi et capable d'apprécier tous les mérites d'une œuvre dont le charme principal consistait dans la reproduction fidèle de détails et de nuances délicates. Les conditions particulières d'existence dans lesquelles la poésie se trouvait à Syracuse la rendait peu propre à agir sur les masses. Placée sous la protection des princes qui régnaient dans cette ville, elle ne vivait, pour ainsi dire, que par eux. Soit par goût, soit plutôt par la jalousie que devait nécessairement leur inspirer un art qui pouvait devenir funeste à leur puissance, les tyrans de Syracuse attiraient volontiers vers eux les poëtes, dont quelques-uns même paraissent avoir vécu dans leur intimité, comme Phormis et Xénarque[1]). Nous ignorons si Sophron se trouvait placé dans de semblables relations, mais, quoique l'antiquité soit muette à cet égard, tout nous porte à le supposer.

Les mimes de Sophron, comme nous l'avons dit, descendent en ligne directe de la comédie d'Épicharme. Sans doute, il est plus facile de soupçonner les rapports, que ces deux genres de poésie ont dû avoir entre eux, que de les établir clairement. La ressemblance de titres de mimes avec ceux de comédies n'est pas un argument sur lequel nous puissions insister[2]). Il ne faudrait rien moins que la connaissance approfondie, qui nous man-

---

1) Suidas à l'article Φόρμος. D'après lui ce poëte aurait été le familier du tyran Gélon et le gouverneur de ses enfants.

2) C'est ainsi que Sophron avait écrit un mime Ἀγροιώτης, Épicharme une comédie Ἀγρωστῖνος. Nous avons déjà parlé, à propos du mime intitulé Prométhée, de la comédie d'Épicharme de ce nom.

que complètement, de toutes les phases diverses par lesquelles a successivement passé la comédie d'Épicharme, pour nous mettre en état d'expliquer, de quelle façon elle est arrivée jusqu'au mime de Sophron. Ce qui, dans tous les cas, est certain, c'est que le mime marque la décadence de la comédie. Les poëmes de Sophron n'étaient plus que des fragments comparativement à ceux d'Épicharme.

DE LA MANIÈRE D'ÉCRIRE DE SOPHRON.

Un chapitre sur le style d'un écrivain dont les ouvrages consistent en quelques lambeaux arrachés au hasard, égarés dans les livres des rhéteurs, en quelques mots souvent inintelligibles, conservés à titre de curiosités par les grammairiens, le sujet est assurément délicat! N'est-il pas à craindre que la matière ingrate à peine entamée ne s'épuise aussitôt? Que pouvons-nous espérer, si non de réussir, tout au plus, à nous traîner péniblement à la suite de quelque rhéteur, à marcher sur les traces de quelque grammairien obscur dont le jugement nous a été transmis?

Il est bien vrai que nous sommes loin de posséder toutes les données désirables, pour apprécier le style de notre poëte; mais, si au lieu des pièces capitales du procès, des mimes eux-mêmes, nous sommes forcés de nous contenter de témoignages assez incomplets, ce peu que nous savons suffit cependant pour exciter à un haut

point notre curiosité, pour faire naître un vif et piquant intérêt.

Il y a deux langues dans la langue de chaque peuple, ou plutôt deux faces bien distinctes dans chaque langue. L'une élégante et polie, pleine d'éclat, riche en ornements de tout genre, l'autre simple et modeste, aux allures vulgaires, mais cachant sous des apparences communes de véritables beautés. La première c'est la langue artificielle et cultivée, la langue épurée de la société choisie, la langue correcte et châtiée de l'écrivain, la langue enfin qui survit à ceux qui l'ont parlée. L'autre, souvent dure et grossière, est cette langue dont se sert le peuple et qui périt avec lui.

Maniée par une main habile, celle-ci acquiert souvent un charme particulier. Sa rudesse barbare se change alors en naïveté et en malice; son entière liberté, ses tournures vieillies lui procurent je ne sais quel air de franchise; ses expressions hardies et téméraires la rendent neuve et pittoresque; il n'y a pas jusqu'à son incorrection même et sa trivialité, qui ne deviennent des attraits. C'est ce langage tout-à-fait vulgaire, quelquefois barbare, mortel à la belle, à la grande poésie, ennemi de l'élégance, des formes choisies, de la recherche, mais plein d'une sève vigoureuse et riche en images, qui devait constituer la diction familière, expressive, originale du mimographe syracusain. Peignant de préférence des caractères communs, le poëte s'est exercé, sans nul doute, à reproduire la physionomie de leur langage. Pour atteindre à une complète ressemblance, il n'a pas même reculé devant l'emploi des solécismes usi-

tés dans les classes inférieures. C'est de cette façon, du moins, que le grammairien Philoxène tâche d'expliquer une série de locutions vicieuses et bizarres, sans analogie ailleurs, qui se rencontraient dans les mimes de Sophron. Le poëte les a employées, dit-il [1]), sachant bien qu'elles étaient incorrectes, mais pensant mieux rendre, de cette façon, l'ingénuité du langage des femmes : ῥητέον οὖν ὅτι ἑκοντὶ ἥμαρτε, τὸ ἄκακον τῆς γυναικείας ἑρμηνείας μιμησάμενος.

Aux exemples que cite le grammairien — ὑγιώτερον, τατώμενα τοῦ κιθῶνος, ἐνεχυρασθείς, ὁ τόκος νιν ἀλιφθερώκει [2]) — on pourrait ajouter le superlatif φωρότατος [3]), les comparatifs οἰοτερός [4]) et προβατερός [5]), ensuite βιπτάζω au lieu de βαπτίζω [6]), Ἡρύκαλον [7]) et quelques autres encore.

Sophron, dit Heinsius [8]), dans le dessein de peindre la façon vicieuse dont les femmes ont coutume de s'exprimer, a semé dans un de ses mimes toutes ces expressions recueillies, pour ainsi dire, de la bouche du peuple, peu soucieux de parler correctement.

Pourquoi cette restriction? Pourquoi le poëte n'en aurait-il pas agi de même dans tous ces poëmes en conservant au pêcheur, au laboureur, à l'habitant de la

1) Voir le grand Étymologique, p. 774 41.
2) Fragments 72, 73 et 74.
3) Fragment 22.
4) Fragment 112.
5) Fragment 112.
6) Fragment 118.
7) Fragment 138.
8) Dans ses Lectiones Theocriteæ, ch. XXI.

ville, les locutions qui distinguent chacun d'eux? Pourquoi, pour trancher le mot, tous les mimes de Sophron n'auraient-ils pas été composés dans cette sorte de patois qui devait être en usage chez les classes inférieures de Syracuse?

On va se récrier peut-être. La langue grecque, dira-t-on, n'a jamais eu de patois. Mère impartiale, elle portait un égal amour à tous ses enfants, n'en dédaignant aucun, n'accordant pas à l'un une prépondérance qui eût tourné au détriment des autres. De même que la langue italienne, celle de la Grèce possédait la faculté de se servir indistinctement de tous ses idiômes. Chèrement acheté, au prix de son unité politique, cet avantage a profité aux poëtes qui ont su trouver dans l'emploi des différents dialectes et dans leur mélange des beautés et des effets inaccessibles aux langues modernes.

Ceci, nous le craignons, n'est pas entièrement exact. La langue grecque posséda, il est vrai, plusieurs dialectes littéraires, qui finirent cependant par se transformer en un seul; mais à côté de ces langues, pour ainsi dire, idéales, puisqu'elles n'étaient nulle part usitées dans toute leur pureté, ne faut-il pas admettre l'existence d'une série d'idiômes populaires, qui forment comme autant de véritables patois? A Thèbes, à Sparte, à Tarente, à Syracuse, on se servait du dialecte dorien. Mais dans chacune de ces villes, il avait subi des influences diverses, dans chacune on le parlait différemment, grâces aux altérations, aux provincialismes qu'on n'avait pas tardé à y introduire.

Si Pindare et plus tard Théocrite, peuvent passer

pour les représentants du dialecte dorique littéraire, chacun de ces dialectes provinciaux eut également sa littérature, mais qui n'était que locale. C'est ainsi qu'Alcman avait chanté dans l'idiôme populaire des Spartiates, Corinne avait employé celui de Thèbes, Sophron enfin et Épicharme se servirent de celui qui était usité à Syracuse [1]).

Si à Sparte le dialecte dorien avait dû conserver à peu près sa physionomie primitive, vieillir sans se transformer d'une façon bien sensible, les conditions tout-à-fait différentes dans lesquelles il se trouva placé à Syracuse, lui firent éprouver de nombreux changements. Mise en contact avec la langue des Sicules indigènes, celle des Grecs perdit sa pureté primitive, en accueillant des expressions barbares [2]). Peut-être s'altéra-t-elle éga-

---

1) Voyez Joannes Alexandrinus, p. 243 : Διαφέρει δὲ ἡ τῶν Κρήτων διαλέκτος, ᾗ νῦν κέχρηται Κυψέλας, καὶ ἡ τῶν Λακώνων, ᾗ κέχρηται Ἀλκμάων, Σώφρων, où il faut nécessairement suppléer, avant Σώφρων, καὶ ἡ τῶν Συρακουσίων, ᾗ κέχρηται. Il est à remarquer que les mêmes mots manquent chez Grégoire de Corinthe, p. 371. On peut consulter encore ce que disent sur le dialecte de Sophron, les scholiastes de Théocrite, argument de la 1re idylle, Δωρίδι καὶ ἰάδι διαλέκτῳ χρῆται ὁ Θεόκριτος, μάλιστα δὲ ἀνειμένῃ καὶ χθαμαλῇ δωρίδι παρὰ τοῦ Ἐπιχάρμου καὶ Σώφρονος. Ibidem ἄλλως· ἰστέον ὅτι ὁ Θεόκριτος δωρίδι διαλέκτῳ κέχρηται τῇ νέᾳ, δύο γάρ εἰσι, παλαιά καὶ νέα· καὶ ἡ μὲν παλαιὰ τραχεῖα τίς ἐστι (dans l'édition aldine sont ajoutés ces mots : καὶ ὑπέρογκος καὶ οὐκ εὐνόητος)· ἡ δὲ νέα, ᾗ καὶ Θεόκριτος χρῆται, μαλθακωτέρα καὶ εὐκολωτέρα παρὰ τοῦ Ἐπιχάρμου καὶ Σώφρονος· οὗ μὲν ἀπολιμπάνεται καὶ αἰολίδος. Ce que rapporte Diodore, l. XIII. ch. 35, sur le dialecte dans lequel étaient écrits les lois de Dioclès, qui vivait après Épicharme et Sophron, paraît être une erreur.

2) Un nombre assez considérable de mots dans les fragments d'Épicharme et de Sophron, semblent attester l'influence du langage italien. Tels sont, par exemple, οὔγκια, καρκάρον etc. Ensuite des noms propres tels que : Φύσκα, Κοίκοα, Ῥώγκα, inconnus aux Grecs.

lement par les rapports fréquents qu'eurent les colonies de la Sicile avec la commerçante Carthage, cette reine de la Méditerranée.

Les Siciliens, du reste, étaient renommés dans l'antiquité pour la barbare corruption de leur langage. Apulée[1]) les appelle *trilingues*, épithète que Varron[2]) avait donnée, longtemps avant lui, aux Massiliens, parlant à la fois grec, latin et gaulois. Éschyle, au dire des *atticistes*, n'avait pu séjourner, pendant quelque temps, en Sicile, sans que la pureté de son langage n'en fût sensiblement altérée. Il est vrai, que pour nous, la plupart de ses *sicélismes*, ne seraient guère plus choquants que la *patavinité* dont on accusait Tite-Live, si les grammairiens grecs n'avaient pris la peine de les signaler[3]).

C'est à la différence qui existait entre le langage de Sophron et les autres dialectes grecs, que nous sommes redevables de voir conservées bon nombre de ses expressions. Malheureusement beaucoup d'entre-elles sont inintelligibles pour nous, et les plus habiles conjectures, demeurent impuissantes à remédier aux altérations que l'ignorance des copistes leur a fait subir. Notre connaissance du dialecte syracusain est trop incomplète, pour que la critique puisse procéder avec quelque certitude.

---

1) Métamorphoses, l. XI. Comparez encore Cicéron dans le 1er discours contre Verrès et Asconius Pedianus.

2) Chez Isidore.

3) Athénée, l. IX. p. 402 B : *ὅτι δὲ Αἰσχύλος, διατρίψας ἐν Σικελίᾳ, πολλαῖς κέχρηται φωναῖς Σικελικαῖς οὐδὲν θαυμαστόν.* Voyez Bœckh, Græcæ Tragœdiæ principes, p. 54. Ce savant suppose que les nombreux dorismes, que nous rencontrons dans les Suppliantes, proviennent de ce que cette tragédie a été écrite pour être représentée en Sicile.

Il est d'ailleurs encore, pour le dire ici en passant, une lacune regrettable qu'il s'agirait de combler. Chacun des nombreux dialectes de la Grèce aurait besoin d'avoir son Glossaire[1]). C'est de cette façon seulement qu'on arriverait véritablement à achever l'œuvre immortelle entreprise jadis par Henri-Étienne, cet homme, dont le nom suffirait seul pour assigner à la France l'un des premiers rangs parmi les nations qui se sont signalées par les progrès qu'elles ont fait faire aux lettres grecques.

Sophron du reste n'était pas le seul, ni même le premier qui avait mis, à dessein, dans la bouche de ses personnages un langage incorrect et fautif[2]). Épicharme, à ce qu'il paraît, avait employé avant lui ce moyen. Aristophane, on le sait, ne l'a pas dédaigné dans ses comédies et, si nous en croyons Aulu-Gelle[3]), les auteurs de mimes latins en auraient abusé bien souvent.

---

1) M. Brunet de Presle a fait un commencement, trop petit à la vérité, pour le dialecte syracusain, p. 570 et ss. de son ouvrage.

2) Il peut être intéressant de comparer ce que dit Athénée, l. I. p. 20 A : du chanteur italien Œnonas, *ὃς καὶ Κύκλωπα εἰσήγαγε τερετίζοντα καὶ ναυαγὸν Ὀδυσσέα σολοικίζοντα.* Peut-être Ulysse jouait-il un rôle semblable dans la comédie d'Épicharme, *Ὀδυσσεὺς ναυαγός.*

3) Noctes atticæ, l. XVI. c. 7 : *Laberius in mimis, quos scriptitavit, oppido quam verba finxit prælicenter, nam et* mendicimonium *dicit, et* mœchimonium *et* adulterionem, adulteritatemque *pro* adulterio; *et* depudicavit, *pro* stupravit; *et* abluvium *pro* diluvio; *et, quod in mimo ponit, quem* Cophinum *inscripsit,* manuatus est, *pro* furatus est; *et item in Fullone* furem, manuarium *appellat:* Manuari, *inquit,* pudorem perdidisti, *multaque alia huiuscemodi novat; neque non obsoleta quoque, et maculantia ex sordidiore vulgi usu ponit : quale est in Staminariis* : Tollet bona fide vos Orcus nudas in Catonium, *et* elutriare lintea, *et* lavandria *dicit, quæ ad lavandum sint data, etc.*

Arrivons maintenant à parler des qualités qui distinguaient le style de Sophron.

L'auteur du traité sur le langage, petit livre qui se recommande par une finesse de goût et une sûreté de jugement, telles que ne pouvait les donner que l'étude des écrits d'Aristote, choisit quelquefois ses exemples dans les mimes du poëte de Syracuse, en les accompagnant de réflexions sur le style de cet écrivain.

C'est ainsi qu'il remarque quelque part [1]) l'abondance des proverbes répandus dans les œuvres du poëte syracusain : *Sophron se sert*, dit-il, *de deux ou trois proverbes placés l'un à la suite de l'autre, afin que les grâces de son style en soient augmentées; et peut-être pourrait-on rassembler dans ses mimes tous les proverbes* [2]).

Ailleurs ce même rhéteur relève le passage suivant : *Regarde, que de feuilles et de branches les enfants jettent aux hommes, de même, qu'on dit, ma chère, que les Troyens jetèrent de la boue sur Ajax* [3]) ; en ajoutant que le charme de cette parabole provient de ce que le poëte se moque des Troyens en les comparant à des enfants. Nous trouvons, rapportées encore comme des hyperboles, ces expressions tout-à-fait populaires : *plus chauve que la mer calme* et *se portant mieux qu'une citrouille* [4]); ensuite, comme une allégorie sur la vieillesse, ce passage assez obscur : *C'est là que me trouvant, moi aussi, avec vous qui avez également les cheveux blancs, je m'em-*

---

1) Traité sur le langage, §. 150.

2) Voyez fragments 75 et 76.

3) Traité sur le langage, §. 147. Voyez fragment 51.

4) Ibid. §. 127. Voyez fragments 72 et 148.

barque en méditant la traversée; car les ancres de ceux qui ont cet âge sont déjà jetées à la mer[1]).

Nous pourrons signaler enfin au nombre des fragments de Sophron, quelques expressions qui méritent d'être remarquées à cause de leur hardiesse pittoresque: *Je me sens chatouiller, ne pouvant l'empêcher, et la démangeaison me galoppe des pieds jusqu'à la tête*[2]); *une mer de biens.*[3]) *La vieillesse en nous desséchant nous momifie*[4]). Mais ce ne sont là que des détails. Une appréciation plus générale du style de Sophron se trouve contenue dans un chapitre du traité sur le langage[5]), que nous allons traduire en entier.

Le style élégant c'est le style badin et enjoué. Quant aux agréments du discours, les uns sont plus relevés et plus grandioses, ce sont ceux dont font usage les poëtes: les autres sont plus modestes, dignes plutôt de la comédie, ressemblant à des bons mots, comme le sont ceux qu'emploient Aristote[6]), *Sophron et Lysias. Car cette raillerie sur une vieille femme :* dont il serait plus facile de compter les dents que les doigts, *et cette autre :* il eut autant de drachmes qu'il aurait mérité de coups,

1) Traité sur le langage, § 151. Voyez fragment 151.

2) Fragment 64.

3) Fragment 60.

4) Fragment 57.

5) § 154.

6) Le nom d'Aristote se trouve dans tous les manuscrits. La plupart des éditeurs l'ont remplacé par celui d'Aristophane, mais à tort selon nous. Il ne faut pas songer, sans doute, aux traités d'Aristote que nous possédons aujourd'hui, mais à ceux de ses écrits qui avaient une forme plus populaire, particulièrement à ses dialogues.

ne diffèrent en rien des grossières plaisanteries, et ne sont pas éloignées de la bouffonnerie.

Telle est la caractéristique la plus complète que nous possédions aujourd'hui du style de Sophron et des qualités qui le distinguaient. Venons maintenant à parler également de ses défauts.

Le principal reproche adressé aux mimes de Sophron était, à ce qu'il paraît, leur obscurité. Stace, du moins, range le poëte de Syracuse avec ceux dont les œuvres sont les plus difficiles à comprendre :

Tu pandere docti
Carmina Battiadæ, latebrasque Lycophronis atri,
Sophronaque implicitum tenerisque arcana Corinnæ [1]),

dit-il, dans cette espèce d'épître adressée aux mânes de son père.

L'épithète d'*implicitus* a été conservée à Sophron par Ange Politien, qui songeait, sans nul doute, aux vers des Sylves, que nous venons de citer, en parlant ainsi du mimographe :

Mimos sedenim scripsere protervos
Implicitusque Sophron risuque Philistio tandem
Perditus, hinc Laberi lascivia, multaque Publi
Claruit ausonio sententia dicta theatro [2]).

Laurent Lydus, écrivain pitoyable, mais auquel nous devons néanmoins plus d'une notice curieuse, nomme également Sophron en compagnie de l'obscur auteur de la Cassandre. Perse, à en croire ce compilateur, se

1) Sylves V, 3 v. 158.
2) Dans son poëme intitulé *Nutricia*, à peu près au vers 700.

proposant d'imiter Sophron, avait surpassé l'obscurité de Lycophron [1]).

C'est là un langage tout-à-fait digne d'un rhéteur. Les paroles de Laurent Lydus ne signifient pas autre chose que les vers de Stace, savoir que Sophron était un des auteurs que l'on cite le plus volontiers à cause des difficultés que présentait leur lecture. Ce n'est que tout récemment qu'on a voulu leur attribuer une importance bien plus grande, en leur prêtant une signification qu'elles ne sauraient avoir, à notre avis. M. Otto Jahn, dans une savante introduction aux satires de Perse [2]), a fondé sur le passage de Lydus tout un échafaudage littéraire, à l'aide duquel il prétend rapprocher et presque dériver la satire du mime. Toute cette tentative, nous le craignons, ne repose que sur une méprise. Confondre ces deux genres de poésie, ce serait méconnaître les caractères de chacun. Dans le mime, il n'y a aucune trace de l'humeur, de l'indignation qui règne, presque constamment, dans la satire, dans celle de Perse surtout; le poëte ne veut point punir, il ne tend qu'à plaire; sans jamais charger ses tableaux, il s'efforce uniquement de leur donner la plus exacte ressemblance. Peut-être aurait-on pu appliquer, dans un certain sens, aux mimes de Sophron, ce que disait Alcibiade du portrait de Socrate : ἔσται δ' ἡ εἰκὼν τοῦ ἀληθοῦς ἕνεκα οὐ τοῦ γελοίου [3]).

Mais ce n'est pas uniquement par leurs tendances,

---

1) Livre I. ch. 41. p. 70 de l'édition de M. Hase. Πέρσιος δὲ τὸν ποιητὴν Σώφρονα μιμήσασθαι θέλων τὸ Λυκόφρονος παρῆλθεν ἀμαυρόν.

2) Voyez surtout p. CIV.

3) Platon, Banquet p. 215 A.

mais encore par leur forme et la nature diverse du talent de leurs auteurs que les mimes de Sophron devaient différer des Satires de Perse. Sans doute Perse tâchait, mais sans avoir jamais réussi, de donner de la vie et des mœurs à ses personnages. Il a plus d'une fois essayé de dialoguer ses satires pour arriver ainsi à une forme dramatique plutôt qu'à cette forme, presque entièrement rhétorique, qui caractérise les satires de Juvénal. Malheureusement toutes ses tentatives sont demeurées sans succès. Ses personnages sont de raides personnifications, des types qui nous laissent froids et qui n'inspirent aucun intérêt. Ses satires manquent de vérité; elles sont l'œuvre d'un esprit élevé et austère, mais sans une expérience suffisante de la vie; elles sont, en un mot, plutôt des épanchements lyriques que des peintures véritables et possédant un caractère dramatique.

Quant au style de Perse, il ne devait guère ressembler à celui de Sophron, si ce n'est, peut-être, par l'emploi assez fréquent, que fait le poëte satirique, d'expressions presque communes et telles que les invente quelquefois la verve populaire [1]. Mais, en général, sa façon d'écrire appartient à la même école que celle de Tacite, quoiqu'elle soit infiniment inférieure à celle-ci et par l'énergie et par la facilité, que ne possédait point le poëte, à manier et à dominer la langue. Ce qui manque surtout à Perse, c'est le grand art de savoir présenter ses pensées en peu de mots sans nuire à leur clarté; c'est de

1) Voyez les exemples que cite M. Jahn, p. CVII.

peindre d'une façon vraie et animée en même temps. Aussi ne voudrions-nous pas souscrire à l'opinion de M. Jahn, qui relève l'habileté avec laquelle le poëte a su rendre la physionomie de ses personnages. Perse n'a guère réussi à faire des portraits. Presque toujours il tombe dans l'exagération et dans la carricature.

S'il est un poëte latin qui puisse être comparé à Sophron c'est bien certainement Horace. Du moins aurions-nous trouvé chez le mimographe la même connaissance approfondie du cœur humain, que possédait l'ami de Mécène, jointe à un talent, supérieur, sans doute, à celui du poëte latin, pour faire mouvoir et agir sous nos yeux les personnages les plus divers [1]).

Mais il est temps de terminer une digression dans laquelle nous avons été entraîné par le désir de réfuter toutes les conclusions, qu'on a voulu tirer d'une interprétation forcée des paroles de Laurent Lydus. C'est leur faire infiniment plus d'honneur qu'elles n'en méritent, que de se tourmenter pour y découvrir un sens plus profond, que de supposer qu'elles disent autre chose qu'il ne semblerait au premier abord.

Du reste, n'est-il pas de toute évidence que ce rapprochement entre Lycophron, Perse et le mimographe, tout comme celui que fait Stace, entre Lycophron, Callimaque, Corinne et Sophron, manque d'exactitude? En tout cas, il ne repose que sur une analogie toute superficielle. En effet, si les mimes de Sophron étaient

1) La 8me et la 9me satire du I. des satires d'Horace et la 8me du II. livre, pourraient particulièrement donner lieu à un rapprochement avec les mimes.

difficiles à la lecture, cela tenait, indubitablement, à des causes différentes de celles qui produisent l'obscurité de Lycophron, de Callimaque et du poëte latin. Lycophron, qui doit avoir dit qu'il se pendrait si quelqu'un parvenait à comprendre sa Cassandre, et Callimaque sont obscurs à dessein. La difficulté que présente la lecture de leurs poëmes est produite par leurs allusions perpétuelles à des mythes peu connus. Leur obscurité est comme un voile qui doit servir à cacher le néant de leur poésie et cette richesse apparente, dont ils aiment à se parer, n'est au fond que la plus complète pauvreté. L'obscurité de Perse est également le résultat d'une certaine recherche, mais, en majeure partie, elle provient de la nature même de ce génie, qui aurait jeté un éclat bien plus vif s'il ne s'était pas éteint dès le commencement de sa carrière. Perse vivait loin du monde, et dans son isolément il écrivait pour soi plutôt que pour le public.

Aucune de ces causes ne subsistait pour Sophron. L'obscurité de ses mimes ne provenait ni d'un caprice du poëte, ni d'un défaut de talent : elle tenait, comme peut-être chez Corinne, à des raisons purement accidentelles.

Le dialecte vieilli, et tout-à-fait local, dans lequel étaient composés les mimes, les provincialismes dont ils étaient remplis et qui en formaient un des charmes principaux, devaient nécessairement en rendre la lecture difficile et pénible. Peut-être faudra-t-il chercher une autre cause d'obscurité, dans le caractère même des personnages que représentait Sophron. La race dorienne, on le sait, se distinguait, toute entière, par une conci-

sion du langage, devenue proverbiale sous le nom de laconisme. La forme brève et sententieuse dont elle revêtait tous ses discours, contrastait singulièrement avec les périodes, pour ainsi dire, fluides et transparentes des écrivains attiques et obligeait souvent à deviner la pensée, voilée et obscurcie par une expression incomplète, ou bien cachée à moitié sous une image hardie, sous des métaphores quelquefois bizarres.

LES MIMES DE SOPHRON ÉTAIENT-ILS EN VERS OU EN PROSE?

Est-ce encore au désir de se rapprocher, le plus qu'il était en son pouvoir, de la réalité et de la nature qu'il faut attribuer le choix qu'a fait Sophron d'une forme qui tenait presque le milieu entre le vers et la prose? Nous serions presque tenté de le prétendre. Des phrases courtes et arrondies, d'un rhythme fortement marqué, c'est là ce qui devait convenir au caractère dorien et c'est ce que nous trouvons dans les fragments de Sophron. Leur nombre, malheureusement trop restreint, et le peu d'étendue de la plupart d'entre eux, nous interdisent d'aborder directement la question; elle ne saurait être résolue que par les témoignages que nous a laissés l'antiquité.

Celui de Suidas[1]) que reproduisent Hésychius[2]) et Eudocia, est tout-à-fait explicite. La déclaration d'Aris-

1) A l'article Σώφρων: ἔγραψε μίμους ἀνδρείους καὶ γυναικείους, εἰσὶ δὲ καταλογάδην.

2) Dans son livre de viris illustribus, p. 18 de l'édition d'Orelli.

tote, comme nous l'avons vu plus haut, est beaucoup moins nette. Aussi l'a-t-on également invoquée, pour prouver soit que les mimes de Sophron étaient écrits en vers, soit qu'ils étaient en prose. Le débat dure depuis plusieurs siècles et quoiqu'on le puisse croire terminé aujourd'hui, cependant chacune des deux opinions paraît encore avoir ses défenseurs[1]). Nous serions entraînés trop loin si nous voulions énumérer tous les auteurs qui ont successivement traité cette question. En outre des principaux commentateurs de la Poétique d'Aristote, tels que Vittorio, Robortello, Castelvetro, et de ceux d'Athénée, elle a occupé surtout Gyraldo, Vossius, Paolo Beni[2]) et une foule de modernes[3]). Une tentative pour concilier les deux opinions a été faite par Jac. Mazzoni[4]), qui supposait que les mimes de Sophron étaient écrits partie en vers, partie en prose. Plus récemment Laurent Santen, l'éditeur hollandais de Terentianus Maurus, a essayé, mais sans succès, de donner une forme métrique à plusieurs fragments des mimes[5]).

Toute cette question, qui est si simple au fond, loin d'être éclaircie, comme on l'a prétendu quelquefois,

---

1) Au nombre de ceux qui croient que les mimes de Sophron étaient versifiés, nous ne citerons que M. Egger qui, dans son Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs, p. 55, parle encore de *vers de Sophron.*

2) Voyez son petit traité intitulé, Disputatio in qua ostenditur præstare comœdiam atque tragœdiam metrorum vinculis solvere etc. Patavii 1600. 4.° p. 21 et ss.

3) Entre autres, G. Hermann, dans son édition de la Poétique d'Aristote, Ottfried Müller, dans son livre *die Dorier*, t. II. p. 312.

4) Dans son ouvrage, *Difesa della comedia di Dante. Cesena* 1587-88. 2 vol. in-4°.

5) Page 301 et ss.

par un scholie, que découvrit Montfaucon [1]), sur un des poëmes de Grégoire de Naziance, se trouve, au contraire, encore bien plus embrouillée depuis. Pour le prouver, nous allons mettre en regard le commencement du poëme dont ce scholiaste compare la versification à celle des mimes de Sophron, avec les fragments les plus étendus de ces derniers. Voici d'abord les vers de Grégoire de Naziance, s'il est permis de les appeler ainsi [2]) :

Ὕμνος ἑσπέρινος.

Σὲ νῦν εὐλογοῦμεν,
Χριστέ μου, λόγε θεοῦ,
Φῶς ἐκ φωτὸς ἀνάρχου,
Καὶ πνεύματος ἀνάρχου,
Τριττοῦ φωτὸς εἰς μίαν
Δόξαν ἀθροιζομένου.
Ὃς ἔλυσας τὸ σκότος,
Ὃς ὑπέστησας τὸ φῶς,
Ἵν' ἐν φωτὶ τὰ πάντα κτίσῃς
Καὶ τὴν ἄστατον ὕλην
Στήσῃς μορφῶν εἰς κόσμον
Καὶ τὴν νῦν εὐκοσμίαν.
Ὃς νοῦν ἐφώτισας ἀνθρώπου
Λόγῳ τε καὶ σοφίᾳ

1) Le voici tel qu'il a été publié, pour la première fois dans la Bibliotheca Coisliniana, p. 120 : Ἐν τούτῳ τῷ λόγῳ τὸν Συρακουσίον Σώφρονα μιμεῖται· οὗτος γὰρ μόνος τῶν ποιητῶν ῥυθμοῖς τισὶ καὶ κώλοις ἐχρήσατο, ποιητικῆς ἀναλογίας καταφρόνησας.

2) Ce poëme a été publié par J. Tollius, Insignia itineris italici, Traject. ad Rhenum, 1696. p. 96.

Λαμπρότητος τῆς ἄνω
Καὶ κάτω θεὶς εἰκόνα.

et ainsi de suite.

Voyons maintenant les fragments de Sophron, que nous allons également disposer comme s'ils étaient véritablement écrits en vers :

A. τίνες δ' ἐντί ποκα, φίλα, ταίδε τοι
μακραὶ κόγχαι; B. σωλῆνες,
τουτί γα γλυκυκρέων κογχύλιον
χηρᾶν γυναικῶν λίχνευμα.

—

Ἴδε καλᾶν κουρίδων,
ἴδε καμμάρων, ἴδε φίλα,
θᾶσαι μὰν ὡς ἐρυθραί τ'
ἐντὶ καὶ λειοτριχιῶσαι.

—

τῶν δὲ χαλκωμάτων,
καὶ τῶν ἀργυρωμάτων
ἐγάργαιρε ἁ οἰκία.

—

συμβουλεύω τ' ἐμφαγεῖν.
ἄρτον γὰρ τις τυρῶντα
τοῖς παιδίοις ἴαλλε.

—

Je ne fais aucune difficulté de croire, que Grégoire de Naziance, comme le dit le Scholiaste, ait négligé tout rapport métrique dans le poëme que nous venons de citer, mais j'avoue ne pas comprendre en quoi celui-ci doit proprement ressembler aux mimes de Sophron. Les hymnes de Grégoire de Naziance, destinés, sans

doute, à être chantés pouvaient se passer facilement d'une versification rigoureuse. Quant aux mimes de Sophron ils ne sont évidemment que de la prose rhythmique et ce n'est pas sans raison qu'on les a comparés sous ce rapport aux Idylles de Gessner.

Il serait, sans doute, intéressant de rechercher maintenant si Sophron a été l'inventeur de cette forme, ou bien s'il l'avait déjà trouvée en usage. Nous pourrions demander encore si elle était soumise à des règles certaines. Malheureusement toutes les données nous font défaut. La seule chose que nous puissions constater avec quelque certitude, c'est que Sophron est, pour nous, le premier poëte qui ne se soit point servi d'un mètre régulier.

DES COMMENTAIRES D'APOLLODORE SUR LES MIMES DE SOPHRON.

Les peintures de mœurs, dont le principal mérite est une rigoureuse exactitude, vieillissent aussi rapidement que les mœurs elles-mêmes. Ce qui a pu les faire recevoir d'abord avec faveur, devient la cause même qui les précipite dans l'oubli. Du moment que la ressemblance n'est plus parfaite, elles deviennent sans objet : ce sont des portraits d'il y a cent ans, dont les originaux ne nous sont pas connus. Quelque bien faites que soient alors ces images, elles n'auront de valeur que pour quelques rares curieux, amoureux du passé et qui ne craignent pas d'acheter le plaisir au prix de pénibles recherches et de laborieuses études.

Par le genre qu'il avait choisi, Sophron s'était presque volontairement condamné à l'oubli; le langage qu'il avait parlé, a contribué plus que tout le reste à faire vieillir ses ouvrages, à les retirer rapidement des mains du grand nombre, enfin, à les rendre inintelligibles sans le secours de commentaires. Les grammairiens paraissent s'être emparés de bonne heure des mimes du poëte syracusain. Ils formaient, avec les comédies d'Épicharme, une inépuisable mine de locutions vieillies, de proverbes, d'expressions particulières à la Sicile, de véritables trésors du vieux langage dorique. Diodore, Héraclite, Pamphile, Nicandre de Colophon, tous grammairiens de l'école d'Alexandrie, avaient déjà extrait de ces ouvrages nombre de mots remarquables (γλῶτται) pour en enrichir leurs glossaires. Plus tard Apollonius Dyscolus, par le génie duquel fut véritablement fondée la science grammaticale, et son fils Hérodien consacrèrent, dans leurs traités, une attention spéciale au langage des poëtes siciliens. Mais celui qui paraît avoir fait l'étude la plus approfondie d'Épicharme et de Sophron c'est Apollodore d'Athènes, distingué par la variété de ses connaissances et par ses nombreux ouvrages dont malheureusement il ne nous est resté qu'un seul[1]). Il avait écrit selon Porphyre[2]), dix livres sur les comédies d'Épicharme; ses commentaires sur Sophron sont cités plus d'une fois; ils paraissent même avoir été la prin-

---

1) La Bibliothèque mythologique. Il est probable que cet ouvrage n'est qu'un extrait de celui d'Apollodore.

2) Vie de Plotin, ch. 24: Ἀπολλόδωρον τὸν Ἀθηναῖον — ὧν ὁ μὲν Ἐπίχαρμον τὸν κωμῳδιογράφον εἰς δέκα τόμους φέρων συνήγαγεν.

cipale source à laquelle Athénée, Pollux et les divers Scholiastes, surtout ceux d'Aristophane, ont puisé ce qu'ils savent sur le poëte de Syracuse. Par une singulière erreur, quelques savants ont fait de l'ouvrage d'Apollodore περὶ Σώφρονος, un *traité sur la tempérance*[1]).

Le travail d'Apollodore était divisé en plusieurs livres. Athénée cite le troisième qui servait à expliquer les mimes masculins. Le quatrième livre est cité par le Scholiaste d'Aristophane. Se rapportait-il aux mimes féminins? Et de quoi traitaient dans ce cas les deux premiers? Apollodore aurait-il commencé peut-être, par des recherches sur la vie du poëte, par une dissertation sur ses poëmes et leur forme? Nous sommes réduits à des conjectures sur ce point.

DE QUELQUES COMPOSITIONS QUI RESSEMBLENT A CELLES DE SOPHRON.

Nous ne saurions terminer sans jeter un rapide coup-d'œil sur quelques productions de la Muse grecque, si riche en chefs-d'œuvre, productions, qui sans présenter un caractère de ressemblance bien frappant avec les mimes de Sophron, les rappellent cependant par des analogies plus ou moins marquées. Il serait inutile de revenir de nouveau sur Platon. A-t-il imité ou non Sophron? Le fait est au moins douteux. Ce qui l'est

1) De ce nombre ont été quelques traducteurs d'Athénée et le savant Montfaucon lui-même, dans son Diarium Italicum p. 214, où il rapporte un passage du livre d'Apollodore que nous lisons également chez le Scholiaste sur l'Iliade ch. V. v. 576.

moins c'est que certaines de ses compositions ont pu avec raison être comparées aux œuvres du poëte de Syracuse. Le lien qui rattache Théocrite à l'auteur des mimes est encore beaucoup plus visible. Sans être précisément l'héritier direct du génie de Sophron, le poëte du temps des Ptolémées, inspiré par lui, a su créer une forme nouvelle, qui est comme le dernier rayon de lumière que jeta le génie de la poésie grecque, avant de se renfermer exclusivement dans une imitation servile.

Lucien, s'il n'a pas connu Sophron, comme il serait possible de le supposer, est du moins celui de tous les auteurs de l'antiquité que nous connaissions, qui lui ressemble le plus, à notre avis, sauf peut-être l'intention satirique qui perce dans la plupart de ses ouvrages. Ses λόγοι ἑταιρικοὶ, par exemple, ne sont-ils pas de véritables mimes, et qui pêchent même par un excès de fidélité?

Les mimes de Sophron ont-ils eu quelques rapports de ressemblance, même éloignés, avec l'hilarotragédie de Rhinthon, née plus d'un siècle plus tard à Tarente? Il ne faudrait rien moins qu'un examen approfondi de ce genre de poëmes pour décider la question. Ce qui paraît certain c'est que la poésie rhinthonique se plaisait principalement dans la parodie et le travestissement, qui étaient inconnus aux mimes et même contraires à leur nature.

Les anciens font plusieurs fois mention de poëmes appelés *mimïambes*[1]). Et quoique la ressemblance du

---

1) Voyez Aulu-Gelle XX, 9. Meineke sur le poëte Cercidas, dans les Mémoires de l'académie de Berlin, année 1831, p. 94.

nom paraisse être purement fortuite, il ne serait pas impossible qu'il y ait eu quelque analogie entre certaines de ces productions et les mimes. C'est du moins ce que pourrait faire soupçonner le peu que nous savons sur le caractère des ouvrages d'un poëte célèbre dans ce genre [1]) et dont le nom, comme l'écrit Athénée, semble indiquer une origine dorienne. Il l'appelle Hérondas, tandis qu'ordinairement il est cité sous le nom d'Hérodes. Les ouvrages de ce poëte qui portaient, à ce qu'il paraît, des titres semblables à ceux des comédies [2]), si nous en jugeons par les fragments qui nous restent [3]), ont eu un caractère fortement dramatique et ressemblaient probablement à certaines productions de la littérature latine, portant le même nom.

Nous n'essayerons point de tracer un parallèle entre les mimes de Sophron et ceux des Romains. Qu'il nous suffise de répéter ce que nous avons déjà exprimé plusieurs fois : qu'on a eu tort de ne pas distinguer assez soigneusement ces deux genres de poëmes, qui n'ont pas entre eux la parenté que semble indiquer leur nom. Ajoutons encore que les mimes des Romains mériteraient une caractéristique plus spéciale et plus approfondie que le sont toutes celles qu'on en a donné jusqu'ici.

---

1) Voyez Pline lettres IV, 3. où il écrit à un ami au sujet d'ïambes qu'il lui avait adressées : *Callimachum me vel Herodem vel si quid his melius tenere credebam.*

2) Nous trouvons cités de lui, *αἱ Συνεργαζόμεναι*, Μολπεῖνος, Ὕπνος.

3) Ils ont été recueillis, au nombre de dix, par Fiorillo, à la fin de son édition des fragments d'Hérodes Atticus. Leipzig, 1801.

APPRÉCIATION DU CARACTÈRE POÉTIQUE DES MIMES DE SOPHRON.

Si, comme l'a dit Buffon, le style c'est l'homme, la littérature de tout un peuple est, sans contredit, le miroir le plus fidèle où se reflète son âme. L'image du caractère et des mœurs d'une nation nous est conservée fraîche et vivante dans sa poésie. C'est elle qui nous initie au secret de ses plus intimes faiblesses. En même temps qu'elle nous révèle ses belles et nobles qualités, elle nous fait connaître ses goûts et ses besoins, elle nous permet de juger ses tendances et ses penchants les plus secrets.

En général, toutes les productions de l'esprit peuvent être considérées sous cet aspect : c'est presque le seul sous lequel il convient d'envisager les poëmes de Sophron; du moins est-ce celui auquel ils empruntent leur plus piquant intérêt. Produit d'une civilisation, à beaucoup d'égards, différente de celle d'Athènes, la poésie sicilienne paraît avoir rencontré dans le mime, une expression plus complète et surtout plus originale que dans la comédie même d'Épicharme. Les traits distinctifs du caractère national se trouvaient profondément empreints dans ce genre de poésie, qui marqua comme la limite extrême où s'arrêta brusquement le développement de la vie littéraire à Syracuse. Théocrite, en effet, quoiqu'on l'ait quelquefois considéré comme le dernier représentant de cette famille de poëtes siciliens, à laquelle appartiennent Épicharme et Sophron, ne doit pas être placé avec eux. En effet, sa poésie ne possède plus ce caractère éminemment local qui distinguait les

productions de ces poëtes. Théocrite, en partie du moins, obéissait déjà à ce mouvement, accompli plus tard à Alexandrie, et qui tendait à faire tomber les barrières que les différences de race et de langage avaient établies dans la poésie grecque.

Contenu en germe dans la comédie d'Épicharme, le mime de Sophron, sous une forme un peu différente, poursuivait le même but. Reproduire une image fidèle des mœurs syracusaines, peindre des caractères communs et choisis de préférence dans les classes de la société qui conservent le plus longtemps une physionomie particulière, des habitudes traditionnelles et locales, voilà quel était le principal but de cette poésie, qui paraît ne s'être jamais élevée jusqu'aux conceptions idéales. Si elle touchait quelquefois aux mythes, c'était en les dépouillant, pour ainsi dire, de leur majesté. Elle transplantait dans l'Olympe les mœurs terrestres et vulgaires. Ses dieux et ses héros ne diffèrent presqu'en rien des simples mortels. Doués des mêmes goûts, munis d'appétits aussi grossiers, ils se distinguaient uniquement par un tempérament plus robuste et plus exigeant [1]).

Peintures de mœurs populaires et locales, les mimes de Sophron me paraissent présenter une grande analo-

---

1) Qu'on nous permette de citer, à l'appui de ce que nous avançons, ces quatre vers tirés d'une comédie d'Épicharme et qui peignent un repas d'Hercule, Athénée l. X. p. 411 A :

Πρῶτον μὲν αἴ κ' ἔσθοντ' ἴδῃς νιν, ἀποθάνοις,
Βρέμει μὲν ὁ φάρυγξ ἔνθοδ', ἀραβεῖ δ' ἁ γνάθος,
Ψοφεῖ δ' ὁ γόμφιος, τέτριγε δ' ὁ κυνόδων,
Σίζει δὲ ταῖς ῥίνεσσι, κινεῖ δ' οὔατα

gie avec certains tableaux de l'école flamande. Ce qui distingue les chefs-d'œuvre de Téniers, par exemple, ce n'est pas, on le sait, le mérite de la composition, ni la suave harmonie et la pureté des formes, ni le charme séduisant des couleurs. Le sujet en est ordinairement vulgaire, quelquefois grossièrement traité; le coloris est terne et commun. Il en a dû être de même de Sophron : ses mimes étaient aussi dépourvus de la poésie sublime dont brilleront à jamais Homère et Sophocle, que les toiles de Téniers le sont de l'inspiration qui éclate dans les créations du pinceau divin de Raphaël. Mais, si la beauté idéale leur manquait, ils en rachetaient presque l'absence par une merveilleuse vérité, fruit d'un génie admirable et d'une rare profondeur d'observation.

Sans doute le soleil riant de la Sicile avait imprimé aux mimes de Sophron un cachet différent de celui dont l'atmosphère brumeuse des Pays-Bas a empreint les tableaux un peu sombres de Téniers. Mais les procédés artistiques qui guidaient le poëte, étaient les mêmes que ceux qui dirigeaient le peintre. Même goût dans le choix des sujets et des personnages : même fidélité dans les détails, même délicatesse pour saisir et pour rendre les nuances les plus déliées. L'un comme l'autre s'efforce de traduire dans son langage une page animée de la vie populaire; chacun s'attache à peindre ce qui est, sans rien ajouter à la nature, mais aussi sans en rien retrancher.

Cependant, quoiqu'éminemment locales, et par leur nature et par leur essence, les œuvres de Sophron, comme celles d'Épicharme, paraissent n'avoir jamais été po-

pulaires. Enfantée par la protection puissante des tyrans qui régnaient à Syracuse, ayant besoin de la cour pour prospérer, la poésie, intimément liée à la fortune de ces princes, ne jeta jamais en Sicile des racines bien profondes. C'est là ce qui explique et son apparition soudaine et sa ruine subite. Dès le premier demi-siècle de leur existence, les mimes de Sophron allaient périr ignorés, sans l'admiration qu'ils inspirèrent à Platon. Le philosophe athénien comprit le génie du poëte dorien et devina toute la portée de ses œuvres. Il arracha aux mains ignorantes qui le gardaient, ce dépôt précieux et le fit connaître à un public plus capable d'apprécier la valeur d'une œuvre littéraire, plus exercé à la juger, que celui auquel il était destiné. Dès ce moment les œuvres de Sophron, placées au rang qu'elles méritaient, ne cessèrent point d'être étudiées. Un double intérêt attirait vers elles : outre leur mérite poétique, incontestable quoique modeste, elles avaient celui d'être composées dans un dialecte peu connu et entièrement différent de celui de l'Attique.

En général, c'est dans l'expression que devait résider le principal charme des mimes de Sophron. Images de la conversation, ils avaient les caractères de celle des Siciliens, toujours portés, comme le rapporte l'antiquité, aux saillies, aux propos joyeux, aux pointes ingénieuses [1]). Joignez à cela les qualités communes à tous

1) Voyez Cicéron, IVme Verrine, ch. 43 : *Numquam tam male est Siculis, quin aliquid facete et commode dicant.* De l'Orateur, l. II. ch. 54 : *inveni autem ridicula et salsa multa Græcorum, nam et Siculi in eo genere … excellunt.* Ensuite Cæcilius chez Quintilien, l. VI. ch. 3 : *Siculi quidem,*

les peuples de la race dorienne : concision allant jusqu'au laconisme, phrases sévèrement rhythmiques, prédilection marquée pour les proverbes et les sentences, abondance de figures hardies et bizarres, d'allégories, de métaphores, d'hyperboles; ajoutez y surtout la fidélité avec laquelle Sophron avait tâché de rendre jusqu'aux erreurs capricieuses du langage populaire, et vous aurez le secret de l'intérêt tout-à-fait particulier qui dans l'antiquité s'est attaché à ses compositions.

D'où vient l'infériorité de Théocrite, toutes les fois qu'il a essayé d'imiter Sophron, infériorité attestée par le Scholiaste, qui certes, en ceci, n'est que l'écho d'un juge plus compétent? Il nous semble que la cause en est facile à découvrir : dans cette espèce de traduction qu'a entreprise Théocrite de quelques-uns des mimes de Sophron, écrits dans le dialecte local de Syracuse, ils ont dû perdre nécessairement un de leurs principaux attraits. En devenant plus générale, l'expression a perdu de sa vérité naïve et tout l'art de Théocrite a été impuissant à lutter avantageusement avec l'originalité de Sophron. Théocrite a échoué contre le même écueil qui a été funeste à presque tous ceux qui ont entrepris la tâche difficile de traduire dans un langage littéraire des œuvres

---

ut sunt lascivi et dicaces. Les fragments des comédies d'Épicharme sont remplis de preuves à l'appui de ces témoignages. Nous ne citerons que ce seul passage, qui rappelle un passage délicieux du Malade imaginaire, Athénée l. II. p. 36 C :

A. Ἐκ δὲ θοίνας πόσις ἐγένετο. B. χάριεν, ὥς γ' ἐμὶν δοκεῖ.
A. Ἐκ δὲ πόσιος κῶμος, ἐκ κώμου δ' ἐγένεθ' ὑανία,
Ἐκ δ' ὑανίας μάχα δὲ καὶ δίκα καὶ καταδίκα,
Ἐκ δὲ καταδίκας πέδαι τε καὶ σφαλὸς καὶ ζαμία.

qui empruntent leur charme le plus piquant à la fidèle reproduction d'un dialecte populaire.

Valkenaër à qui appartient le mérite d'avoir le premier saisi le véritable caractère des mimes de Sophron, en rendant attentif surtout à la ressemblance qui existait entre ces poëmes et certaines idylles de Théocrite[1]), dans son naïf enthousiasme pour l'antiquité classique, n'a pas craint d'avouer qu'il donnerait volontiers les onze volumes des œuvres de S[t]-Augustin en échange des mimes de Sophron. Nous craindrions d'indisposer contre nous les nombreux admirateurs de l'évèque d'Hippone, en souscrivant à un pareil désir.

Si de tels vœux pouvaient être réalisés, nous en formerions plutôt un autre, qui paraîtra probablement moins injuste à ceux qui préfèrent les pères de l'Église à l'antiquité classique, ce serait de posséder l'un ou l'autre des mimes de Sophron à la place de certaines comédies d'Aristophane. Ce que nous perdrions peut-être

---

1) Dans son Commentaire, déjà souvent cité, sur les Syracusaines. C'est ici le lieu de réparer un oubli que nous avons commis. Nous voulons parler de l'indication des principaux auteurs qui ont traité des mimes de Sophron. Ce sont, outre Gyraldo, Vossius, Lud. Crasso (dans son *Istoria de' poeti greci. Napoli* 1678.), Fabricius et, en général, les historiens de la littérature grecque, Mongitor, dans sa Bibliotheca Sicula, Palerme 1708, et Bonannus dans sa Syracuse illustrée (dans le XI[me] tome du Thesaurus Antiquitatum Siciliæ et Sardiniæ, de Grævius). Une notice sur Sophron, par Blomfield, a été insérée dans le *Classical Journal* de Valpy, année 1811 vol. IV. p. 380. Il nous a été impossible de nous la procurer. Une petite brochure de M. Grysar, de Sophrone mimographo, Cologne 1838, roule presqu'exclusivement sur des rapprochements entre certains passages des Syracusaines et des fragments de Sophron. Quant à Ottfried Müller, à M. Brunet de Presle, à M. Jahn, qui se sont occupés des mimes de Sophron, nous avons cité leurs ouvrages.

ainsi du côté de l'esprit, nous le regagnerions, sans nul doute, de celui du sentiment. Et, je le demande, qui n'échangerait volontiers l'une de ces peintures désordonnées et pleines d'une affligeante vérité, telles qu'a su les créer le hardi pinceau d'Aristophane, contre des images plus douces et plus rassurantes, telles qu'en devaient offrir les mimes de Sophron? Qui ne préférerait, en un mot, être admis dans l'intimité des classes honnêtes et laborieuses de Syracuse, plutôt que dans celle de cette tourbe qui composait les bas-fonds de la démagogie athénienne? Les mimes de Sophron, n'auraient eu peut-être qu'un seul pendant dans toute l'antiquité. Ce sont certaines parties de l'Odyssée dans lesquelles le poëte a retracé, avec cet art que l'on connait, de charmants tableaux de la vie domestique.

Vu et lu,
à Strasbourg, le 24 Mai 1851.
Le Doyen de la Faculté des lettres,
DELCASSO.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 27 Mai 1851.
Le Recteur de l'Académie,
NOUSEILLES.

p. 32
34
36
67

Due Sept. 2, '24.